

N O U V E A U
J O U R N A L
H E L V É T I Q U E ,
O U
A N N A L E S L I T T É R A I R E S
E T P O L I T I Q U E S

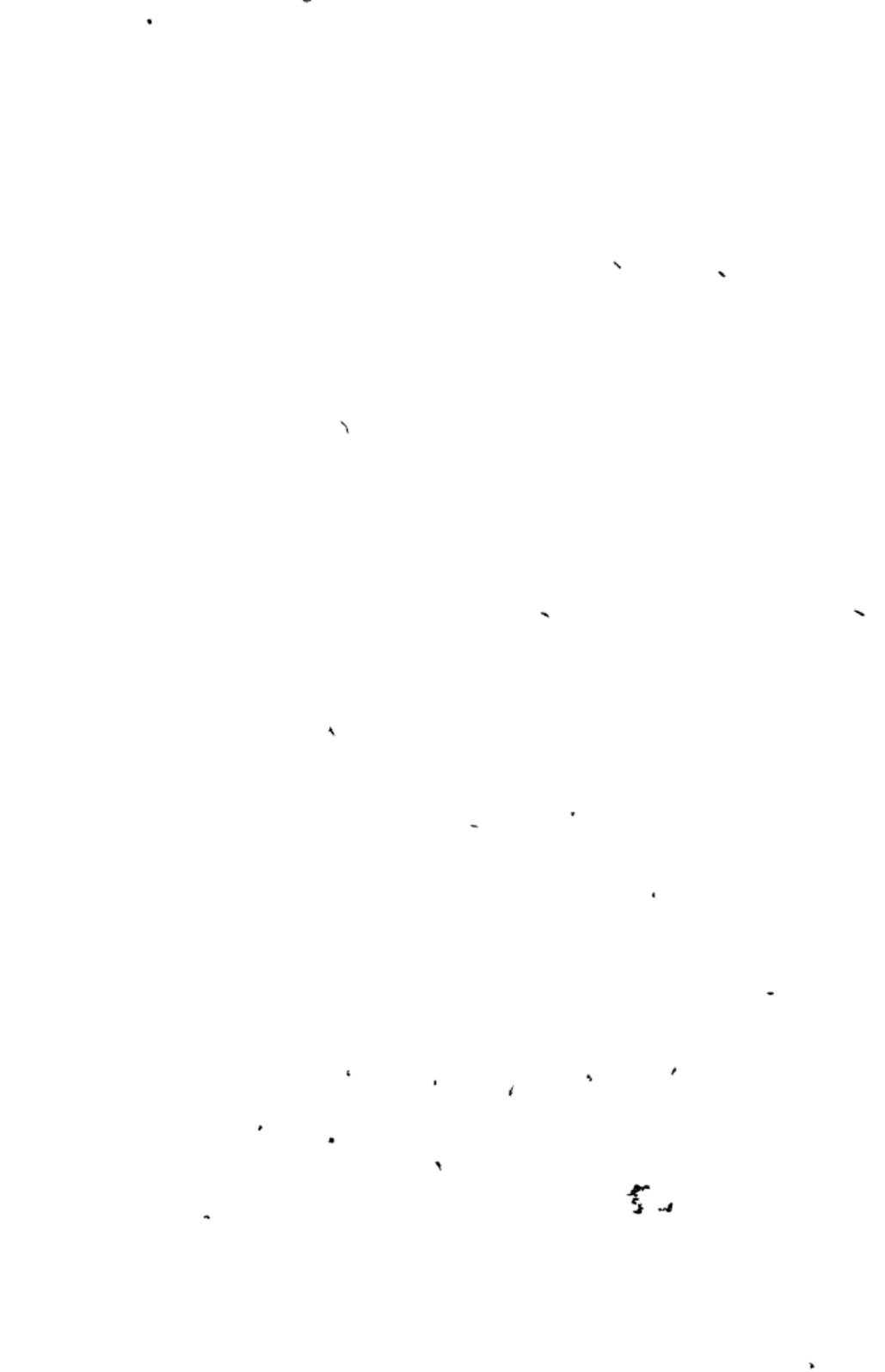
DE l'Europe, & principalement de la Suisse,

D E D I É A U R O I .

F E V R I E R 1776.



A N E U C H A T E L ,
De l'Imprim. de la Société Typographique.



NOUVEAU JOURNAL

HELVÉTIQUE.

FEVRIER 1776.

PREMIÈRE PARTIE.

ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

I. *Instruction d'un pere à ses enfans sur la nature & la religion. Par M. ABRAHAM TREMBLEY, de la société royale de Londres. Geneve, 1775, deux volumes in-8°. Second extrait.*

L'OUVRAGE que nous lisons est trop intéressant pour que nous ne cherchions pas à le faire connaître d'une manière plus particulière que tant d'autres, dont l'utilité est souvent très-mince, quelquefois fort équivoque.

Dans les derniers chapitres du tome Ier,

A ij

l'illustre auteur s'attache à rassembler les traits qui servent à découvrir ou manifester la connaissance des animaux (*), & par-là la souveraine intelligence de celui qui les a faits.

Je me bornerai aux seuls traits de connaissance & d'instinct, qui rassemblent certains animaux pour vivre dans des sociétés plus ou moins parfaites : sociétés souvent troublées par les hommes, & qui ne paraissent jamais plus exactes parmi ces animaux que lorsqu'ils sont éloignés du commerce & des atteintes des hommes (**).

Qui pourrait voir sans émotion les familles des quadrupèdes & des oiseaux rassemblées & soignées avec tant d'attention & de tendresse par ceux qui leur ont donné le jour, & sans y remarquer les traits de la sagesse de l'Auteur de la nature, qui a pourvu ainsi à la conservation des espèces ?

Il est des animaux qui ne s'associent point par paires. Ils forment des troupes composés de mâles & de femelles. Telles sont les hardes des cerfs. La femelle se sépare de la troupe pour mettre bas son fruit, dont elle prend soin elle seule. D'autres qua-

(*) Discours XXII, XXIII, XXIV, XXV, XXVI.

(**) Discours XXV & XXVI.

drupedes s'associent par paires, les chevreuils, les lapins, les castors; mais le mâle ne partage pas également les soins des petits, comme le font plusieurs especes d'oiseaux. Ces petits n'ont besoin que de lait, que la nature a préparé dans les mamelles des meres, qui suffisent pour l'éducation de la famille.

Les oiseaux réunis par paires dans une union douce & fidelle, ont des petits qui demandent les soins du pere comme ceux de la mere, soit pour construire le nid, soit pour couvrir les œufs, soit pour réchauffer les petits nouvellement éclos, soit pour leur chercher, leur apporter & leur préparer la nourriture. La volaille que nous nourrissons dans nos basses-cours ne parie pas. Nous ignorons ce qu'elle ferait en liberté. Mais les pigeons & les tourterelles parient, de même que les perdrix & les cailles, & en général tous les oiseaux dont les petits, plus faibles, ont besoin des soins réunis du pere & de la mere, qui non-seulement les nourrissent, les défendent, les réchauffent, mais les élèvent selon leurs besoins & leur caractère, & ne les abandonnent que lorsqu'ils peuvent se passer de ces soins assidus.

Dans plusieurs especes, les familles issues des mêmes parens, restent unies ensemble & forment des compagnies, comme celles des perdrix.

Plusieurs familles de même espèce s'unissent aussi pour vivre ensemble & pourvoir aux besoins communs. Ainsi quelques quadrupèdes forment des troupes, & certains oiseaux composent des vols. Ils se connaissent entr'eux & ont une affection de préférence les uns pour les autres.

Il paraît aussi que certains animaux aquatiques, poissons & insectes, vivent en société, comme les harengs & d'autres.

Il est des insectes terrestres qui ne se séparent point, & forment de même des essaims nombreux, comme les mouches du premier printemps, les tripules, les cousins, les diverses mouches éphémères, les mouches papillonacées & les petits papillons.

Il y a aussi des sociétés imparfaites parmi quelques insectes rampans, parmi certains vers, parmi les pucerons.

Quelques espèces de chenilles conservent encore des sociétés plus régulières; elles construisent des nids communs, où elles passent l'hiver.

D'autres chenilles sortent de leur habitation construite en commun, pour aller paître en procession, & elles rentrent régulièrement dans leur domicile. Dans ce nid elles filent des coques, & elles ne se séparent que lorsque les papillons sortent de la chrysalide.

Les sociétés des abeilles, des diverses es-

peces de guêpes, & parmi les quadrupedes celle des castors, nous présentent encore plus d'ordre, plus de police, plus d'union, plus de subordination, un concert d'activité & une société plus parfaite. Une ruche d'abeilles est un objet ravissant pour un observateur attentif & sensible. Plus on étudie les travaux & l'industrie de ces animaux, plus on est forcé de reconnaître la sagesse de celui qui les a formés.

Les polypes d'eau douce & ceux de mer ne forment pas proprement des sociétés, mais plutôt un corps, dont chaque polype est un membre. Les polypes à nasse approchent davantage de la société régulière & volontaire. Naissant séparés les uns des autres, ils se réunissent en groupes, pour leur bien commun. Ils attirent par leurs mouvemens combinés & concertés les alimens qui leur sont nécessaires. Réunis par leur extrémité postérieure, ils forment une sphere, dont les têtes sont à la superficie extérieure; & s'ils se meuvent ou s'ils nagent, le mouvement de chaque polype imprime un mouvement commun à tout le groupe inféparablement uni.

Les bourdons, espece d'abeilles, forment une sorte de société moins nombreuse, de 50 à 60 individus; ce sont des villages, comme les abeilles forment des villes.

Il y a des abeilles & des guêpes solitaires, qui ne rassemblent qu'une seule famille.

Les familles des mouches ichneumons sont logées par les meres dans le corps de quelqu'autre insecte. Les œufs y sont déposés, les vers y éclosent & dévorent l'animal jusqu'à ce que ces vers se métamorphosent, pour le séparer lorsqu'ils ont pris des ailes.

En considérant l'industrie des animaux, nous sommes portés à les comparer à l'homme; nous découvrons chez eux des affections pareilles aux nôtres; une organisation souvent approchante, sur-tout dans les quadrupèdes, des sens & une sensibilité semblables; des indices manifestes de connaissance, d'intelligence & de concert. Ils ont des accens & des signes naturels pour s'entendre entr'eux, & qui peuvent nous faire conjecturer ce qui se passe en eux & entre eux. Les animaux profitent de l'expérience de la douleur & du plaisir comme nous. Ils se souviennent du passé & s'instruisent par ce qui leur est arrivé. Il y a en eux quelque chose de si analogue au raisonnement, que l'on ne saurait concevoir que quelqu'un ait cru sérieusement que les bêtes étaient sans aucune intelligence. Il y a donc dans les animaux un principe actif & sensible, qui les dirige, & qui a quelque rapport avec le prin-

cipe qui en nous pense & raisonne. Ce principe existant en nous, nous conduit à la suprême intelligence par la contemplation des ouvrages qu'elle a faits. N'est-il pas naturel de penser qu'il peut y avoir entre ce grand Être & nous un nombre immense d'êtres doués de différens degrés d'intelligence, & qu'il peut y en avoir un très-grand nombre doués d'une intelligence inférieure à la nôtre, tels, par exemple, que les animaux qui nous paraissent différer beaucoup entre eux par le degré de connaissance & de sensibilité?

Tout nous annonce donc une prodigieuse variété d'êtres dans la nature. Peut-être y a-t-il aussi un principe sensible dans les plantes. Si nous ne pouvons l'affirmer, nous n'oserions pas non plus le nier décidément; & moins incertains que M. Trembley sur ce sujet, nous pencherions plutôt à y admettre une sorte de sensibilité. Nous n'apercevons pas, il est vrai, dans les végétaux les mêmes indices de sensibilité que dans les animaux; ainsi nous ne pouvons rien affirmer bien positivement. Mais il est des faits sur la végétation, qui peuvent être difficilement expliqués par le seul mécanisme, & sans quelque principe actif dans les plantes.

Après avoir considéré dans le premier volume principalement les végétaux & les ani-

inaux, M. Trembley jette dans le second un coup-d'œil rapide & général sur les cieux & la terre, sur les astres, sur le globe que nous habitons, & sur l'athmosphère qui nous environne. Nous allons choisir quelques-uns des sujets qu'il contemple.

L'auteur prétend que les terres fertiles ne sont point différentes des sables; que ces sables renferment la véritable terre *primitive*, qui est la base de toutes les terres; que la terre dont les sables & les pierres sont composés, est la même; que cette terre primitive & vitrifiable entre dans la composition des sels si abondans & si variés (*).

Si par terre *primitive* l'auteur entend la terre simple, sans mélange, elle n'existe & ne se montre à nous nulle part. Si par-là il entend la terre, telle qu'elle a été formée par l'Auteur de la nature dans l'origine des choses, cette terre n'est pas d'une unique espèce, d'une même nature. Dieu créa au commencement diverses sortes de terres, dont les propriétés étaient très-différentes, & dont le mélange & les combinaisons étaient nécessaires pour les opérations de la nature; des terres alcalines ou calcaires; des terres gypseuses ou saturées d'acide; (**)

(*) Discours XXXI, pages 32, 33.

(**) Voyez *Éléments d'oryctologie*, par M. E. Bertrand. Neuchâtel, 1773.

terres tenaces ou argilleuses, des terres sablonneuses ou vitrifiables.

Toutes les terres & toutes les pierres qui en sont composées, tiennent plus ou moins de ces terres primitives. Lorsque l'une y domine, elle est censée appartenir à cette classe.

Nulle part on n'en trouve de parfaitement pure; & on ne saurait même décider s'il n'y a pas quelqu'autre terre *primitive* différente de celles-là. Mais ce qui est du moins démontré, c'est qu'il y a originairement une diversité dans les élémens, ou les particules primordiales & intégrantes des terres que nous observons.

Si l'on cherche quelle est la terre la plus favorable à la végétation, je crois que c'est une terre alcaline assez abondante en sels végétaux; où il y ait assez de terre argilleuse pour qu'elle ait quelque liaison & qu'elle retienne l'eau, & point trop afin qu'elle soit dilatable; qui contienne d'ailleurs quelque peu de sable, pour être plus aisément divisible & pour qu'elle donne passage à l'air & à l'eau; enfin, qui contienne des parties grasses ou huileuses qui renferment un phlogistique ou du feu. Les végétaux & les animaux détruits fournissent à la terre beaucoup de ces parties alcalines & de ces parties huileuses, & améliorent par-là sensiblement les terres. Ce sont alors les divers organes des plantes,

avec la chaleur & le mouvement, selon les loix d'une statique admirable, qui élaborent, qui préparent, qui combinent les sucs de la terre pour nourrir les plantes, pour en développer les parties, & produire la différence des saveurs, des propriétés, & de toutes les qualités des plantes (*).

Les phénomènes merveilleux de la végétation dépendent donc de la nature de la terre, de la structure des organes des plantes, de l'action de l'air, de l'eau & de la chaleur; & dans toutes ces opérations merveilleuses de la nature, brillent également la sagesse & la bonté de la Providence adorable. On aurait désiré que le savant auteur eût développé plus distinctement ces divers phénomènes.

Je reviens à son ouvrage, après cette digression qui n'est pas étrangère à la matière.

En parlant des cristallisations, opération de la nature si commune (**), M. Trembley fait mention des basaltes (***) , pierres cristallisées en grandes quilles de trois jusqu'à

(*) Voyez *Hales*, Stat. des végétaux. & *Valterius*, Principes de la végétation. *J. Bertrand*, Elémens d'agriculture, Berne, 1775.

(**) Voyez Encyclopédie d'Yverdon, au mot *cristallisation*.

(***) Discours XXXI, page 78 & suiv.

huit côtés, mais ordinairement de cinq à six côtés, qui ont depuis trois à quatre pouces jusqu'à un pied & plus de diametre, & un à deux pieds de hauteur jusqu'à quatre & à cinq. On les trouve en terre, placées à côté les unes des autres, & les unes sur les autres, occupant de grands espaces. En général les quilles les plus longues ont le moins de diametre. Elles se touchent exactement, mais elles ne sont point unies les unes aux autres. Les quilles posées les unes sur les autres ont toutes la même figure. Elles forment ainsi des colonnes d'une grande hauteur. On a observé de ces prismes ou pilastres de plus de soixante & dix pieds de hauteur. Ces pilastres se touchent exactement, lors même que le nombre des côtés n'est pas égal.

L'auteur cite les basaltes des côtes orientales d'Irlande, qui s'étendent sous la mer jusques sur les côtes opposées d'Ecosse. Chambers les nomme chauffées ou pavé des géans (*).

Il pouvait citer aussi les pierres de Stolpen en Misnie, & en Poméranie, dont parle Pott, qui sont de même nature; & les roches de corne crySTALLISÉES, noires, prismatiques, à côtés irréguliers, dont Wallerius fait mention.

(*) Voyez diction. de Chambers, art. *Giantes-causeways*.

M. Trembley ne dit rien de la nature de ces pierres. Pott (*) nous apprend que ce sont des pierres schisteuses, argilleuses, d'un tissu assez fin, composées de couches comme l'ardoise, mais plus dures, ne faisant point effervescence avec les acides, ni feu avec l'acier, ne se réduisant point en chaux, mais entrant en fusion sans addition à un feu violent, & formant une sorte de scorie vitreuse, quelquefois verdâtre, quelquefois noirâtre. Les pierres de touche sont de même nature.

M. Trembley ne fait pas observer non plus que le basalte d'Irlande a une particularité remarquable: c'est que les quilles ou prismes dans leur hauteur, sont composées d'espèces d'articulations; en sorte que chaque prisme ou pilastre est formé de plusieurs morceaux qui s'emboîtent les uns dans les autres. La pierre de Stolpen, au contraire, a des quilles continues d'une seule pièce, sans articulations.

Les uns, dit M. Trembley, pensent que ces immenses cristallisations ont été formées au moyen de l'eau, & d'autres au moyen du feu, dans une révolution extraordinaire arrivée à notre globe.

Je ne fais s'il serait possible de trouver un exemple d'une vraie cristallisation opérée

(*) Lithogéogn. tome II, page 219 & suiv.

par le feu. C'est par le moyen de l'eau que nous les voyons toujours se former (*). Ces couches crySTALLISÉES doivent donc leur naissance aux eaux de la mer, ou des le tems de la formation du globe, d'abord couvert des eaux; ou à la retraite successive des eaux de l'océan.

Voici comment notre philosophe parle du soleil & de son influence (**). Le feu que cet astre bienfaisant nous envoie sans cesse, ferait de la terre une fournaise ardente, s'il s'y accumulait dans son état d'activité, comme il s'accumule dans le fer qui rougit au fourneau de la forge. La terre le réfléchit; il est réfléchi par l'air & par les corpuscules qu'il contient. Tout est pour ses rayons, des miroirs qui font que la chaleur est plus considérable à la surface de la terre que sur les hautes montagnes & que dans les régions supérieures de l'air. La fraîcheur des forêts & celle des prairies est peut-être due principalement aux plantes qui absorbent une partie du feu, à mesure qu'il vient du soleil. Ce feu rassemblé pénètre par-tout, sur-tout dans les corps organisés, & son feu y devient tranquille, en perdant pour un tems son

(*) Voyez article *crystallisation*, Encyclopédie d'Yverdon & diction. des fossiles. Voyez ce mot, diction. de chymie.

(**) Discours XXXII.

activité. Il se combine avec l'air, la terre, l'eau & avec tous les élémens. Nous le prenons avec nos alimens, & il entre dans les parties intégrantes de notre corps. C'est à lui à qui nous devons les couleurs des plantes & des fleurs, combiné avec d'autres parties. C'est lui qui rend sensibles les odeurs & les saveurs, en entrant dans les sels & les huiles, qui en sont les principes.

Ce feu du soleil pénétrant dans les eaux les plus profondes, entre aussi dans la composition des plantes & des animaux produits & développés dans l'océan.

Nous ne connaissons pas comment ce subtil élément se combine avec les autres parties de la nature; mais nous le retrouvons dans tous les corps. Nous le mettons aisément en activité dans toutes les matières combustibles qu'il détruit.

Répandu sous une forme qui occupe depuis long-tems les observateurs, il est le principe du feu électrique, & de tous ses phénomènes singuliers. Lorsque ce feu électrique surabonde dans un corps, il passe avec facilité, étant mis en action, dans un autre corps qui n'en renferme que la quantité répandue par-tout. Ce feu électrique est enfin la matière des tonnerres & des éclairs, le même que celui au milieu duquel nous vivons, & qui est dans notre corps.

(La suite au Journal prochain.) H.

II. *Descriptions des arts & métiers, faites ou approuvées par MM. de l'académie des sciences de Paris, avec figures en taille-douce. Nouvelle édition publiée avec des observations, & augmentée de tout ce qu'on a écrit de mieux sur ces matieres en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, en Italie. Par J. E. BERTRAND, professeur en belles-lettres à Neuchatel, membre de l'académie des sciences de Munich. Tome II, contenant les quatre premieres sections sur les fers & l'art du charbonnier, in-4°. de plus de 700 pages. Neuchatel, de l'imprimerie de la Société Typographique, 1774.*

UN tems assez considerable s'est écoulé depuis l'époque à laquelle nous annonçâmes le premier volume de cette grande & intéressante entreprise, & nous nous reprocherions un plus long silence qui laisserait encore ignorer à nos lecteurs que non-seulement le second volume a été publié depuis plus d'une année, mais que le troisième & le quatrième sont actuellement hors de presse. M. le professeur Bertrand, qui s'est chargé de ce travail, le suit avec le zele & l'assiduité qu'exige l'importance de son objet. Profiter habilement des lumieres des académiciens français qui l'ont devancé

B

dans cette carrière ; y ajouter celles que des recherches laborieuses lui ont fait acquérir , comparer entr'eux les procédés des arts , suivis chez divers peuples , pour que l'on puisse choisir les meilleurs ; retrancher quant à l'impression ce luxe typographique qui décore à pure perte les cahiers des arts parisiens ; diminuer ce nombre prodigieux de planches dont ces derniers sont accompagnés , & qui , souvent très-inutiles pour l'intelligence du texte , n'ont pu servir qu'à exercer le burin des graveurs , & augmenter le bénéfice des libraires ; apporter en un mot tous ses soins pour rendre utile un ouvrage qui intéresse tous les peuples policés , & pour mettre les amateurs des connaissances de ce genre , de même que les artistes , à portée de se le procurer le moins dispendieusement qu'il était possible : tel est le plan général que s'est proposé M. Bertrand , & que l'on verra scrupuleusement observé dans ce second volume , comme dans les suivans. A mesure que son travail avance , les secours & les encouragemens se multiplient pour en augmenter le mérite ; & si , comme on ne peut en douter , les académiciens qui sont occupés des mêmes objets , se sont proposé d'éclairer les hommes , & leurs compatriotes sur-tout , & de subordonner à d'aussi grandes vues toute autre considération particu-

lière, pourraient-ils ne pas applaudir à une entreprise qui tend à réaliser un projet si digne de louange?

Pour revenir maintenant au volume que nous annonçons, il contient les quatre premières sections de *l'art des forges & fourneaux à fer*, publiées par M. le marquis de Courtivron, & M. Bouchu correspondant de l'académie. Ces savans ont cherché à connaître les différentes substances qui contiennent du fer, à les tirer du sein de la terre, à les faire passer par les travaux successifs qui amènent ces substances à la qualité du fer ou de l'acier, & à les suivre autant qu'il est possible dans les divers degrés de leur composition & décomposition artificielle. C'est par la réunion de ces sujets intéressans que l'on pourra décrire avec succès l'art dont il s'agit.

La première section des mines de fer est subdivisée en deux parties, dont l'une traite des matières qui contiennent abondamment du fer, & l'autre du travail de ces matières avant qu'elles soient exposées au fourneau de fusion.

Nous observerons d'abord, que comme ce premier objet, qui est proprement l'histoire naturelle ou la partie chymique du fer, n'a pas paru à M. Bertrand suffisamment développé ni traité avec l'exactitude conve-

nable, il y a suppléé par un grand nombre de notes instructives, en profitant des lumières répandues dans les métallurgistes allemands, très-exercés dans cette partie.

Une première question a divisé les physiciens. Existe-t-il ou non du fer *natif* ou *vierge*? Quoique plusieurs savans en aient douté, cette existence paraît décidée aujourd'hui, depuis que l'un des membres de l'académie des sciences a reçu de ce fer, dont il y a des roches entières aux environs de la riviere du Sénégal. Cependant, dit M. Bertrand, pour que cette preuve fût complète, il faudrait savoir si ces roches n'ont jamais été embrasées par un volcan, examiner avec le plus grand soin ce fer natif dans sa matrice, en observer la figure, avant de pouvoir affirmer que la nature l'a produit d'elle-même, sans le secours du feu. Mais le témoignage d'un grand nombre de chymistes allemands qui ont eu des morceaux de ce fer dans leurs cabinets, doit enlever tous les doutes que l'on pourrait former sur son existence.

Nos auteurs parlent après cela de ce qu'on nomme *fleurs de fer*, qui se trouvent dans les mines de ce métal & imitent plusieurs objets. " Les métallurgistes, dit M. Bertrand, sont fort partagés pour savoir si ces fleurs contiennent ou non une portion con-

fidérable de fer ; & cette diversité d'opinions n'aura rien de surprenant , si l'on considère que ces auteurs oublient presque tous la différence essentielle qu'il aurait fallu observer. Les *fleurs de fer* qui sont absolument blanches , peuvent être envisagées comme de simples *stalactites* : elles ne renferment que peu ou point de métal , quand même elles auraient été trouvées dans les mines de Stirie. Mais il y a des *fleurs de fer* qui contiennent beaucoup de métal : elles ne sont blanches qu'en dehors ; leurs branches renferment dans l'intérieur un fer noirâtre , souvent divisé en rayons qui se réunissent au centre. On voit de ces fleurs dans plusieurs cabinets de curieux , & on les reconnaît à leur poids. Il est probable que l'intérieur est une espèce d'hématite qui se forme d'une manière toute différente de celle que décrivent les auteurs français.

On trouve ensuite une énumération détaillée , & dans laquelle nous ne pouvons entrer , des différentes mines de fer connues & que l'on range sous deux classes générales. Il en est que l'on peut traiter , c'est-à-dire , en tirer le métal que l'on cherche ; & d'autres qui sont réfractaires , voraces , & conséquemment inutiles. Le fer est mêlé à plusieurs substances du regne minéral ; on le découvre même dans les végétaux & dans les

animaux. On connaît les eaux martiales ou vitrioliques. Enfin on trouve des mines de fer répandues dans la masse entière du globe. Cette observation jointe à plusieurs autres, telles que la vue de ces masses énormes de coquillages, leur dispersion presque générale, leur incrustation dans les corps les plus durs, ne permet pas de douter que notre globe n'ait essuyé quelque grand bouleversement. Si l'on examine, dit M. Bertrand, la structure intérieure de la terre dans cette petite portion où nos mines les plus profondes ont pénétré, on reconnaît que le déluge n'est pas la seule cause des changemens que le globe a éprouvés. La nature des pierres, leur position dans l'intérieur de la terre, aident à distinguer avec assez de certitude celles qui se sont formées après le déluge, de celles qui existaient auparavant; & parmi ces dernières il y en a qui très-probablement ont passé par le feu, où elles ont éprouvé une sorte de fusion. D'un autre côté, il n'est pas rare de trouver sous d'énormes amas d'antiques rochers des coquillages pétrifiés & d'autres vestiges de la mer. A quelque profondeur que l'on pénètre dans la terre, on trouve par-tout, excepté dans les rochers, une variation continuelle de couches de terres absolument différentes. Dans plusieurs endroits on a trouvé jusqu'à cinquante de

ces couches à une profondeur assez peu considérable. M. de Justi observe à ce sujet, qu'il n'est pas aisé de concevoir que toutes ces couches aient été formées par le déluge. Il pense que les différentes matières charriées par les eaux ont dû se déposer en proportion de leur poids, en sorte que les plus pesantes auraient dû se trouver au fond ; mais c'est ce qui n'a pas toujours lieu ; la même sorte de terre reparait au-dessous de plusieurs autres couches d'une gravité différente ; on dirait que chaque couche a été déposée par une inondation particulière. En admettant une révolution par le feu antérieure au déluge, on revient au système de Wiston & aux comètes qui doivent avoir opéré tant de changemens dans notre globe. Mais quant à cette disposition des couches de terre faites par les eaux, il me paraît que la loi de la gravité n'a pas dû y être constamment observée. La nature des terrains sur lesquels se formaient ces dépôts, l'agitation plus ou moins grande des eaux, les courans & d'autres circonstances ont dû y apporter bien des exceptions.

Si l'on considère les mines de fer relativement à la manière dont elles peuvent être formées, on en distinguera d'*anciennes* qui se trouvent dans les montagnes de toute antiquité, & d'*accidentelles* qui sont toujours par couches. Il en est qui sont dues au tra-

vail de l'eau, d'autres sont déposées par l'air (ce que M. Bertrand trouve cependant difficile à concevoir); d'autres enfin sont torréfiées ou fondues par le feu. Il est probable que l'on doit à ces dernières la découverte de ce métal, & les premiers fers qui ont été fondus. Les principes que posent à cet égard les académiciens français, sont contestés par les minéralogistes allemands.

Cette première partie que nous analysons, est terminée par l'article qui traite de la *recherche des mines de fer*, ou des indices qui peuvent aider à connaître les lieux où la terre en renferme dans son sein. On n'a encore que des probabilités pour guides; leur réunion doit inviter au travail. Ce qu'en proposent les auteurs des cahiers des arts n'ayant pas paru suffisant à M. Bertrand, voici comment il y supplée. " Examinez d'abord, dit-il, les fentes des collines rapides, les lieux abruptes, qui décelent quelquefois les mines. 2°. Les rivières, les sables, où l'on trouve des pierres métalliques, indiquent qu'il y a des mines dans les lieux d'où elles ont été entraînées. 3°. Les eaux minérales qui descendent des montagnes, annoncent qu'il s'y trouve des minéraux. 4°. Les terres métalliques, les ochres sont des métaux décomposés par l'air, l'eau & les sels. 5°. Les exhalaisons sulfureuses, les feux-follets, les météores

ignés que l'on apperçoit de nuit en certains lieux, indiquent aussi des matieres minérales renfermées dans la terre. 6°. Souvent les arbres & les plantes ont moins de hauteur & de grosseur sur les terrains remplis de minéraux; les feuilles jaunissent plus vite en automne. Cependant la vallée de *Schams* dans le pays des Grisons, très-fertile en mines, l'est aussi en excellens pâturages. 7°. Les talcs, le spath, le gur & d'autres fossiles de ce genre, trouvés au-dessous de la surface de la terre, indiquent aussi la présence des minéraux. 8°. Si la terre d'une colline voisine est teinte d'une couleur frappante, rouge, jaune ou verte, c'est l'effet des minéraux de la montagne voisine. 9°. La neige est plus tôt fondue sur les montagnes remplies de minéraux. Chacun de ces indices pris séparément, est très-équivoque; plusieurs réunis augmentent la probabilité. Lorsqu'elle est assez forte pour engager à faire quelques tentatives, on emploie la sonde pour connaître le terrain: on fait ensuite des essais pour séparer le métal du minerais. Il faut se défier des apparences, & ne pas commencer des travaux considérables qu'on ne soit bien assuré d'en être dédommagé. „

Nous nous étendrons moins sur la seconde partie de cette section, que nous ne l'avons fait sur la première, supprimant le détail des

différentes manipulations qui y sont enseignées. Pour appliquer aux mines tout le travail qu'elles demandent, il faut commencer par tirer avec le moins de frais possibles le minerais, à quelque profondeur qu'il soit placé. " En Saxe, dit M. Bertrand, cette opération se fait par le moyen d'un filet d'eau que l'on fait tomber à volonté sur une roue adaptée à cet usage. Deux ouvriers, dont l'un est au haut, & l'autre au bas du puits, suffisent pour cela: Ces places qui demandent peu de force, sont données à titre de récompense à d'anciens mineurs, qui conservent le même salaire que s'ils travaillaient dans la mine. „

La matière métallique étant tirée, il est question de la séparer d'autres substances nuisibles, telles que la terre, les pierres, le soufre & l'arsenic. On se sert pour cela du lavage. Si le minerais est en grosses masses, on le brise à l'aide des marteaux & des pilons. Les procédés des Allemands à cet égard sont plus simples que ceux des Français. Enfin on calcine, on torréfie la mine: opération nécessaire lorsqu'il s'y trouve du soufre ou de l'arsenic: ce qui fournit à M. Bertrand une nouvelle observation intéressante que nous placerons encore ici. " Il est toujours utile, assure-t-il, de cuire les mines de fer lors même qu'elles ne contiennent ni soufre

ni arsenic. Ce procédé est avantageux dans les mines de marais , quoique pour ces sortes de cas on ne l'emploie pas en Allemagne. Il est aisé de comprendre l'importance de cette torrédaction. Les mines de fer ne renferment que la terre métallique , & point du tout du fer réel , qui n'est produit que lorsque la substance inflammable du charbon s'unit à la terre métallique de la mine. Dans les fourneaux , la quantité du minerai & la force des soufflets dissipent beaucoup de substances inflammables qui ne peuvent point s'unir avec la terre tirée de la mine. De là il arrive qu'une portion considérable de cette mine va à la fonte sans avoir été métallisée ; c'est ce qui rend le fer aigre ; il faut le retravailler au feu pour unir la substance inflammable à cette partie qui avait passé brute à la fonte. Mais dans les travaux subséquens , le fer est en grosses masses , le feu ne peut agir librement que sur la surface extérieure , & c'est ce qui fait qu'on a besoin de le faire passer sous les marteaux pour le rendre malléable. C'est la mine brute qui se sépare alors en écailles qui se perdent , & qui serviraient , si l'on avait eu soin de les métallifier avant que de les jeter en fonte. On y parvient en cuisant la mine , & la meilleure méthode c'est de mêler alternativement une couche de mine & une de charbon. Plus le feu s'allume

lentement, plus le degré de chaleur est modéré, & plus aussi la substance inflammable s'unit avec la terre. Il y a lieu de croire que si l'on recouvrait de gazon le tas de mine & de charbon, comme font les charbonniers, pour ne laisser allumer le feu que lentement, au moyen d'une petite ouverture, l'opération serait beaucoup plus avantageuse. Si l'on pese mûrement les raisons que nous venons d'en donner, on ne pourra que se promettre un succès assuré; sur-tout si l'on considère que lorsque le fer est découvert, une grande portion de la matière inflammable va se perdre dans l'air. »

La seconde section traite du feu appliqué au travail du fer, & conséquemment du bois, du charbon, des moyens de se procurer un courant d'air, des soufflets; &c. Pour ne pas nous écarter des bornes que cette analyse exige, nous nous contenterons d'y faire entrer une petite partie des notes de M. Bertrand, qui suffiront pour faire connaître que ce physicien ne néglige rien de ce qui peut perfectionner la théorie de l'art qui l'occupe, à mesure qu'il cherche à en rendre la pratique plus simple & plus avantageuse. La réunion de ces deux vues ne peut que donner un nouveau mérite à son travail & le rendre plus utile aux artistes, conduits souvent par la seule routine.

L'académicien français prétend que le feu a toutes les propriétés essentielles de la matière, & veut prouver sa solidité par celle de certains corps qu'il pénètre, & qui en deviennent plus durs. Cette conclusion ne paraît pas juste à M. Bertrand. " On ne pourrait affirmer, dit-il, la solidité du feu que d'un certain degré de feu, puisque, suivant l'auteur lui-même, cet élément poussé à un degré suffisant, est capable de rendre liquides tous les corps. Il faudrait donc dire, suivant le même principe, que le froid est solide, parce qu'il change l'eau en glace. "

Lorsque le feu est poussé au plus haut degré possible, on peut croire que l'on a mis en mouvement un plus grand nombre de particules élémentaires; mais on ne saurait affirmer avec l'auteur, qu'elles n'ont été que plus raréfiées. Cela est aisé à comprendre. S'il n'y avait en effet qu'une simple raréfaction de plus, des parties ignées, le feu le plus ardent ne consumerait pas plus de bois qu'un feu plus faible, & c'est ce que l'expérience contredit formellement. "

Nous ne transcrivons plus qu'une seule observation de M. Bertrand sur cette matière. Elle suffira pour montrer avec quelle attention il la traite, & l'usage qu'il fait faire de ses lumières pour relever les inexactitudes qui n'ont pu qu'échapper aux savans

dont il fuit le travail. " C'est, dit-il, une supposition bien hasardée, que d'affirmer avec nos auteurs, que le bois tire du sol où il croît, certaines parties terrestres. Des expériences exactes ont convaincu les physiciens qu'il ne passe dans les plantes aucune portion de terre qui ait de la pesanteur. On a calciné de la terre pour en chasser toute l'humidité; dans cette terre ainsi desséchée on a nourri des plantes dont le poids s'est augmenté au-delà de 80 livres. Le vase était soigneusement préservé de la poussière, il n'admettait aucun mélange de terre étrangère; cependant celle qu'il contenait, & dans laquelle la plante avait si fort prospéré, n'avait rien perdu de son poids, comme cela fut démontré lorsqu'on pesa de nouveau la terre calcinée. La supposition dont il s'agit, est donc hasardée. D'ailleurs on admet ici deux principes qui ne sont rien moins que solides. Le premier, qu'une mine de fer dont la base qui retient l'élément du fer serait une terre vitrifiable, deviendra plus difficile à fondre si l'on emploie pour cela du charbon nourri dans une terre vitrifiable. Comment est-il possible qu'une terre vitrifiable, & par cela même très-aisée à mettre en fusion, devienne plus difficile à fondre par l'addition d'une autre portion de terre de même nature? Ensuite l'auteur paraît croire que les particules

de terre qu'il suppose passer dans les plantes, conservent leur nature & leurs propriétés ; c'est-à-dire , qu'un arbre planté dans un terrain calcaire, renferme aussi une terre calcaire. Mais si l'on considère l'extrême délicatesse des organes par lesquels les plantes pompent les sucs qui servent à leur nourriture ; si l'on se rappelle les changemens considérables qu'éprouvent ces sucs en passant dans les vaisseaux , comme cela est démontré par la théorie & par l'étonnante différence qu'il y a réellement entre les fruits & les sucs qui les produisent ; on est surpris que l'auteur ait pu imaginer que la terre calcaire & grossière ait pu conserver ses propriétés en passant dans les corps. „

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen détaillé de ce second volume, & nous nous bornerons à observer que la troisième section traite des fourneaux par lesquels on applique le feu au travail du fer, de leur construction, des fontes moulées, &c. & que la quatrième contient le traité du fer, traduit du latin de M. Swedenborg ; mais comme l'académie a publié une suite de la section précédente, dans laquelle on rend compte d'une nouvelle méthode pour adoucir le fer fondu, inventée par M. de Réaumur, M. Bertrand a cru devoir placer ce morceau après le traité du minéralogiste suédois. On trou-

vera à la suite de cette même section, une idée des principales mines de fer connues & exploitées en divers pays, des eaux minérales dans lesquelles il entre du fer, & des différentes préparations chimiques de ce métal pour l'usage de la médecine, &c.

Nous ne devons pas omettre que M. Bertrand, parvenu à cette partie de son travail, a cru, & avec raison, qu'avant de pousser plus loin la description des différens arts qui s'occupent à préparer le fer, il devait placer ici celui de faire le charbon de bois, sans lequel on ne peut exécuter aucun de ces travaux, en ajoutant toujours un grand nombre de notes intéressantes au travail des académiciens. Il a joint des observations importantes, & qui se rapportent directement à la fonte des mines, par M. Dangenouff, & un abrégé de ce que dit M. de Genffanne sur la fonte des mines avec le charbon de pierre. Il convient d'observer avec M. Bertrand, que ce dernier auteur confond toujours dans sa dissertation le charbon de *terre*, avec le charbon de *ierre*, quoique ces deux substances soient différentes l'une de l'autre. C'est la dernière qu'il avait en vue, & ce morceau doit être envisagé comme l'un des plus utiles de ceux que l'on a rassemblés dans ce volume. L'on fait en effet quelle consommation de bois & de charbon exige l'exploitation des
mines,

mines, souvent abandonnées par le défaut de cette matière si utile. C'était sans succès qu'on avait tenté d'y suppléer, à l'aide du charbon de pierre chargé de parties sulfureuses & bitumineuses, nuisibles au travail. Il fallait en séparer celle-ci & toutes à la fois par la voie de la distillation & de l'évaporation. Cela n'était pas aisé, l'une de ces matières étant volatile & l'autre fixe. C'est à quoi cependant on a réussi dans la forge de Sulzbach, au moyen de certains fourneaux construits de manière à atteindre ce but, & dont on trouve ici la description. Le résultat est en général, que l'on consume 900 livres pesant de charbon de bois de rebut pour épurer deux milliers de charbon de pierre, qui après l'opération n'exhale plus d'odeur. Celui-ci dure le double de tems au feu, & chauffe davantage. L'huile & le bitume qu'on en a extraits, paient les frais en partie. La première sert pour les lampes des mineurs, & le second est un excellent cambouis, &c.

Quelqu'attention que nous ayons eu d'abréger autant qu'il a été possible l'analyse du volume qui nous occupe, la multitude des objets importans qui s'y trouvent rassemblés, n'a pu que lui donner trop d'étendue. Mais il était indispensable de faire connaître avec quelque exactitude la nature &

l'utilité du travail long & pénible, dont M. Bertrand s'est chargé. Il fallait anéantir pour toujours un préjugé que l'on a cherché à accréditer, & dont on devine aisément le motif, savoir, que cette description des arts & métiers n'était qu'une réimpression pure & simple des cahiers parisiens *in-folio*. Ce que l'on vient de lire prouve trop évidemment le contraire, pour qu'il soit besoin d'y insister.

Il est important encore que le public & surtout les amateurs de collections utiles soient informés de deux faits essentiels. L'un, que l'entreprise dont il est question, se continue avec autant d'assiduité que de diligence, tant pour l'impression que pour les gravures, le cinquième volume étant prêt à passer sous la presse. L'autre, que l'acquisition de cette description des arts & métiers sera considérablement moins dispendieuse, quoique beaucoup plus instructive que celle des cahiers parisiens. M. l'abbé Rosier en a fait l'observation dans son journal de physique du mois de novembre 1775. On pourra s'en assurer par la comparaison que nous en allons faire, seulement pour les deux premiers volumes.

Les cahiers des arts *in-folio*, qui traitent de l'art du meunier, boulanger & vermicellier, coûtent à Paris 21 liv. 10 sols; & le volume *in-4°* qui les contient tous, avec onze additions séparées, sans parler des notes qui

font au bas des pages, ne coûtent que 14 liv. pour le texte & les gravures.

Les quatre sections concernant le fer, avec l'art du charbonnier, coûtent *in-folio* 38 liv. 6 sols, tandis que l'on aura pour 18 liv. 4 sols le second volume *in-4^o*, où le tout se trouve augmenté & corrigé comme on l'a vu.

Il est bon que l'on sache enfin, que plus M. Bertrand avance dans son travail, & plus il trouve de retranchemens à faire par rapport aux gravures, ce qui rendra toujours plus grande la différence dans les prix. On ne peut que louer un trait de bonne foi qui caractérise l'homme de lettres, & dont ceux qui travaillent pour le public devraient se piquer dans ce genre comme dans tous les autres.

Les trois premiers volumes de cette collection se trouvant entre les mains des abonnés, il suffira de les voir pour s'assurer du mérite de l'exécution typographique, & de celui des gravures qui les accompagnent.

III. *Ueber die Abschaffung der Tortur, &c. (*) Sur l'abolition de la torture. Par M. DE SONNENFELS, conseiller de régence de S. M. I. & professeur des sciences poli-*

(*) On ne peut se dispenser d'observer ici que l'auteur de cet écrit a recueilli le fruit de son pa-

tiques. A Zurich, 1775, chez Orell & compagnie, in-8^o.

QUOIQ'ON puisse mettre cette matiere au nombre de celles qui paraissent épuisées, nous indiquons l'écrit dont on vient de lire le titre, parce qu'il tient à des circonstances particulieres.

M. de Sonnenfels ayant parlé fortement dans ses ouvrages & dans ses leçons publiques contre la torture qui subsiste encore en Autriche, il reçut ordre d'être plus circonspéct en général sur les choses qui intéressaient le gouvernement, & d'une maniere spéciale, de garder le silence sur l'article de la torture.

Quelque respect qu'il eût pour cet ordre, il se crut obligé de présenter à l'impératrice-reine une apologie de sa doctrine; & l'effet en fut tel que non seulement l'ordre qu'il avait reçu fut révoqué, mais il fut encore enjoint à tous les tribunaux du pays d'exposer leur sentiment sur la nécessité de la torture. Le rapporteur du tribunal de la basse Autriche ayant soutenu cette nécessité, M. de Sonnenfels a cru devoir combattre ses raisons, & prendre la défense de l'humanité,

triotisme, par la satisfaction que doit lui causer l'ordonnance publiée par S. M. l'impératrice-reine, qui abolit pour toujours la torture dans ses états héréditaires.

à laquelle cette nouvelle production est immédiatement destinée.

Trois questions principales sont discutées ici. 1^o. Faut-il conserver la torture dans quelques cas? 2^o. Quels sont ces cas? 3^o. S'il vaut mieux l'abolir tout-à-fait, que peut-on lui substituer?

Au premier égard, il n'y a aucun cas où le juge puisse fonder sur la torture une certitude que les autres moyens ne lui procurent pas. Il est superflu de répéter que tout dépend ici de la force ou de la foiblesse des organes; de sorte que le coupable vigoureux brave la torture, & l'innocent débile y succombe. Mais, pour remonter à une plus grande généralité, toute contrainte devrait être bannie des inquisitions pénales. Les interrogatoires peuvent être rendus si formidables, indépendamment de la torture, qu'un innocent s'effraie, s'embarrasse & s'enlace dans les questions captieuses qu'on lui présente. Plusieurs juges se glorifient de l'art de dérouter, si l'on peut se servir de ce mot, les accusés, & de les forcer à se couper dans leurs réponses; mais cet art est plus souvent funeste qu'utile. Dans le cas de la torture, il s'agissait de la force ou de la faiblesse du corps: ici, il est question de la force ou de la faiblesse de l'ame: la difficulté de s'exprimer, la timidité, la honte & la

crainte peuvent aussi bien arracher l'aveu de crimes qu'on n'a pas commis, que la torture même. Bien des juges par leur dureté semblent vouloir empiéter sur l'office des bourreaux.

En second lieu, réserver la torture pour les cas où il y a de fortes présomptions, comme propre à procurer la conviction du coupable, ou la décharge de l'innocent, c'est laisser la question dans les mêmes termes, & n'en changer en rien l'état. De fortes présomptions peuvent être fausses : on en a vu des exemples réitérés, & qui font frémir l'humanité : le prévenu est mis à la torture, comme l'infortuné Langlade; il y succombe, & le tribunal se flétrit par le plus grand des opprobres, par la condamnation d'un innocent.

Tout ce qu'on peut faire, quand les présomptions sont au plus haut degré, & qu'il y aurait d'ailleurs des risques à relâcher celui qui en est chargé, c'est de le garder dans une prison supportable, en attendant que la vérité se découvre. S'il meurt dans cette prison, c'est un malheur pareil à tant d'autres qui arrivent dans la vie, & dont on ne saurait s'exempter : mais au moins n'est-ce pas une injustice criante comme celle d'infliger des peines afflictives à un innocent.

Quand on emploie ces peines, le crimi-

nel qui nie , ne doit pas paraître innocent aux yeux du juge ; & par une conséquence nécessaire , l'innocent qui avoue , ne doit pas être réputé criminel.

L'importance des crimes de haute trahison , semble exiger ici une exception ; mais c'est proprement aux souverains qu'il faut renvoyer la décision de sa validité. Leur vie est incontestablement sacrée , & du plus grand prix : mais voudraient-ils que des innocens fussent immolés pour eux ?

Enfin , que pourrait-on substituer à la torture ? L'habileté & la patience dans les juges. L'habileté , qui n'est autre chose qu'une saine logique par laquelle ils seraient au fait de tous les degrés de probabilité , sauraient réduire à des propositions exactes & bien déterminées les résultats de leurs interrogatoires & de leurs enquêtes , & ressembleraient à Socrate dans l'art de faire accoucher avec le moins d'effort & de travail possible ceux dont ils recevraient les dépositions. C'est de tels juges qu'il faut chercher & former ; au lieu de confier la plus importante des fonctions , celle qui décide de la vie & de la mort , aux hommes les plus vulgaires à tous égards. Si ces juges habiles sont humains , ils joindront à leur habileté la patience , & ne croiront jamais en avoir trop fait dans de semblables cas.

Les conseils de M. de Sonnenfels démontrent combien il serait capable de présider lui-même à de semblables opérations.

IV. *Die aufgedeckten, &c. La découverte des cures miraculeuses de Gasner, justifiée par des documens authentiques & par la déposition de témoins oculaires. Sans lieu d'impression, 1775; brochure de trois feuilles in-8°.*

Nous avons eu plus d'une fois occasion de parler de M. Gasner, & de la crédulité qui lui a fait une grande réputation dans quelques endroits & auprès de certains esprits; voici le fait comme on le raconte ici.

Jean-Joseph Gasner, curé d'une église catholique à Closterl dans l'évêché de Coire, à peu de distance de Gutzwill, était attaqué d'un violent mal tête. Les médecins ne pouvant le soulager, il lui vint dans l'esprit qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans son mal; il crut devoir employer des moyens qui fussent de même nature, & il mit sa principale confiance au nom de Jésus. Il se persuada fortement que le démon était la cause de toutes les maladies qui résistent à l'art des médecins. Il étudia tous les livres qui traitent des exorcismes, & avec ces connaissances, il se crut en droit d'entreprendre

des cures. Il s'offrit donc dans plusieurs cas à ses paroissiens, qui ne parurent pas se soucier beaucoup de ses offres. Néanmoins, ayant eu le bonheur de soulager une comtesse de Woltegy qui avait été long-tems alitée, le cardinal-évêque de Constance le fit venir dans sa résidence de Morsbourg, où il arriva en juillet 1774. Non seulement aucune cure ne lui réussit, mais d'habiles observateurs crurent découvrir outre cela de l'imposture dans son fait, & le cardinal le congédia. En retournant chez lui, il s'arrêta à Salmanfweil à la requiſion des prélats de l'Empire qui y sont domiciliés. Là, il mit tout en mouvement par ses cures; & l'on accourait de toutes parts à lui pour être guéri. Cela lui donna la hardiesse d'écrire au cardinal, pour se justifier de ce qu'il n'était pas encore retourné dans sa cure, en priant son éminence de lui permettre de revenir, pour donner en sa présence des preuves de son art. Le cardinal lui répondit qu'il n'avait pas été assez satisfait de lui la première fois, pour souhaiter de le revoir; & il écrivit en même tems à l'évêque de Coïte qu'il convenait de faire rentrer Gasner dans sa cure, pour mettre fin au fracas que ses prétendues cures excitaient, & empêcher les protestans d'en tirer des conséquences défavantageuses à la religion catholique. Gas-

ner reçut donc en effet ordre de revenir chez lui. Il y obéit en septembre 1774 ; mais bientôt après on le fit venir à Ellwangen. Tous les malades de la Suabe & de la Bavière, qui avaient de quoi subvenir aux frais du voyage, se rendirent à Ellwangen. L'auteur de l'écrit dont nous rendons compte, y vint aussi ; non comme malade, mais comme curieux. Il a suivi exactement toutes les opérations du curé, & il entre dans des détails amusans. On y voit un fanatisme continuel, soutenu d'une assez bonne dose d'artifice. Mais l'auteur paraît se faire à son tour illusion, en croyant que M. Gasner se servait de l'électricité, ou du magnétisme. Il est plus probable que l'imagination, la crédulité & l'extrême confiance de la plupart des patients, ont produit le soulagement qu'ils ont éprouvé, ou cru éprouver. Le nombre des partisans de Gasner a dû naturellement prévaloir sur celui de ses adversaires ; & les nouvelles du tems n'en ont fourni que trop de preuves. Le curé thaumaturge, revêtu des caractères de conseiller ecclésiastique, de chapelain, &c. a confirmé quelque tems l'ancien axiome : *mundus vult decipi* ; & la même conséquence en est résultée : *ergo decipiatur*. Le milieu entre les égaremens de l'incrédulité & ceux de la superstition, est ce qu'il y a de plus difficile à saisir ; il n'est

pas même probable qu'on y parvienne jamais. Cependant, s'il faut en croire les nouvelles publiques, M. Gasner a reçu détermination de continuer à faire des miracles, & maintenant on commence à ne plus tant parler de lui; encore quelques jours, & il sera parfaitement oublié; on lira son histoire comme on lit celle des vampires, dont l'existence a été attestée par mille témoins graves, par des actes judiciaires, &c. & dont on se moque aujourd'hui.

V. *William Shakespears Schauspiele, &c. Théâtre de Guillaume Shakespeare, nouvelle édition. Par M. JEAN - JOACHIM ESCHENBURG, professeur au college carolin de Brunswick: A Zurich, 1775, chez Orell & compagnie, tomes I, IV, gr. in-8°.*

L'ATTENTION semble se réveiller de toutes parts en faveur du pere du théâtre anglais. Ses compatriotes ont joui seuls pendant longtems du dépôt de ses œuvres, & ont goûté seuls les plaisirs qui peuvent naître de la lecture & de la représentation de ses pieces. A présent, les Allemands & les Français, presque en même tems, ont été mis à portée de partager ces avantages, s'ils les envisagent comme tels.

Dans la nouvelle édition de la traduction.

allemande que nous annonçons, M. Eschenburg a conservé les pièces qui ont été traduites par M. Wieland, mais en s'arrogeant le droit de les revoir & de les corriger; il a rempli les lacunes, autant que le génie des deux langues le permet, & il a ajouté la quatorzième pièce qui manquait encore.

Pour faciliter l'explication de divers passages qui sont obscurs pour les Anglais même, & qui doivent l'être doublement pour les autres nations, l'éditeur a eu recours aux meilleurs interprètes de ce poète, & en a tiré des remarques intéressantes, placées sous les endroits du texte qu'elles concernent. Mais il a renvoyé à la fin de chaque volume des observations générales sur chaque pièce, où l'on indique les sources dans lesquelles l'auteur avait puisé, & les imitations postérieures, d'où résulte une bonne histoire critique de chacune de ces pièces, où l'on discute aussi ce qu'elles renferment d'esthétique, c'est-à-dire, les beautés de sentiment qui en font le principal prix.

M. Eschenburg témoigne sa reconnaissance d'une manière qui lui fait beaucoup d'honneur, pour les secours qu'il a reçus de son ami, M. le professeur Ebert, célèbre traducteur d'Young, & l'un des hommes les plus versés dans la langue & dans la lit-

térature anglaises ; ils ont revu ensemble chaque pièce, mot à mot, avant que de l'envoyer à la presse. Le public serait heureux, si on le servait toujours avec autant d'intelligence & d'exactitude.

Les principaux commentateurs de Shakespeare, que M. Eschenburg a consultés, sont Grey, Warburton, Kenrick, Pope, Hawkins, Théobald & Johnson, auxquels il a joint M. Wieland : ce qui fait de son édition une espèce de *variorum*. Il a aussi rapporté des discussions particulières, qui se trouvent dans des écrivains célèbres, sur les beautés & les défauts de Shakespeare. Telles sont celles que renferment les principes de la critique par le lord How, & les *remarques sur les beautés de la poésie* par Webb.

Les quatre premiers volumes de cette nouvelle édition contiennent chacun trois pièces. Les endroits de ces pièces qui n'ont paru susceptibles d'aucune traduction, sont rapportés en original. La partie typographique est très-bien exécutée, & cette édition a tout ce qui peut la rendre recommandable.

On fait qu'on prépare en France une nouvelle traduction des œuvres de Shakespeare ; la réputation & les talens des écrivains qui s'en occupent, la font attendre avec impatience ; ils viennent de publier un avis à ce sujet, qui trouve naturellement sa place à la

fin de cet article, & que nous allons transcrire.

“ Quelques circonstances étrangères, & que nous ne pouvions prévoir, ont suspendu l'impression des deux premiers volumes de notre traduction, annoncés pour la fin de novembre dernier. Ils ne pourront paraître que dans le courant du mois de janvier, terme auquel nos souscripteurs peuvent être sûrs qu'on leur délivrera l'ouvrage aux adresses indiquées sur le *prospectus*. La souscription gratuite que nous avons ouverte, sera fermée le 10 du même mois pour les deux premiers volumes & pour les suivans. Il y aura une édition *in-4°*, sur beau papier de Montargis, à 10 liv. le volume broché. Les personnes qui la préféreront à l'*in-8°*, sont priées de vouloir bien en avertir à tems. „

VI. *Prospectus des œuvres de M. Gessner, publiées par lui-même.*

LA maniere favorable, dont l'édition française *in-4°* des nouvelles idylles de M. Gessner a été accueillie des connaisseurs, & le desir qu'on lui a témoigné de voir paraître ses autres ouvrages exécutés dans le même goût, ont engagé M. Gessner à entreprendre l'édition d'un second volume *in-4°*, qui contiendra ses premières idylles, & le

poème du premier navigateur. Ce volume fera orné de dix estampes & d'un grand nombre de vignettes toutes relatives à leur sujet, inventées, dessinées & gravées par l'auteur. L'on peut assurer que la traduction ne laissera rien à désirer.

Plusieurs raisons ont fait préférer la voie de la souscription, qui est de 18 livres de France pour ce nouveau tome. On en paiera la moitié d'avance, & le reste en recevant l'exemplaire.

Les suffrages des connaisseurs, & l'accueil qu'on fera à ce nouveau volume, engageront l'auteur à publier successivement toutes ses œuvres, qui formeront en tout quatre volumes *in-4°*.

Les personnes qui n'ont pas eu occasion de souscrire en son tems pour le premier tome de cette édition, qui a paru sous le titre, *Contes moraux & nouvelles Idylles, &c.* sont prévenues qu'il en reste encore quelques exemplaires, que l'auteur cédera au prix de souscription de 18 liv. de France, à ceux qui souscriront pour ce nouveau volume.

M. Gessner annonce en même tems une édition allemande de toutes ses œuvres en quatre volumes *in-4°*, qui sera imprimée en mêmes caractères, avec les mêmes gravures & sur du même papier que l'édition française.

Le premier tome de l'édition allemande

paraîtra en même tems que ce nouveau volume de l'édition française. Le prix en sera de 18 livres de France pour les souscripteurs, dont on paiera une moitié d'avance, & l'autre en recevant l'exemplaire.

Les noms de MM. les souscripteurs seront mis à la tête de chaque édition : on les prie donc de vouloir les indiquer avant que l'impression en soit achevée.

On délivrera les exemplaires dans l'espace de huit mois, & on est prié de vouloir affranchir les lettres & l'argent.

On peut souscrire chez l'auteur, & chez MM. Orell & comp. à Zurich & à Leipzig. Les personnes qui se chargeront de la souscription, se feront annoncer dans chaque ville par les feuilles publiques.

La Société Typographique de Neuchâtel vient aussi de publier une édition complète des œuvres de cet homme-célèbre, dont la poésie touchante fait tant d'honneur à la patrie. Elles sont toutes rassemblées en deux volumes in-12, proprement imprimés. On a fait quelques corrections au style.



T R O I S I E M E P A R T I E.
P I E C E S F U G I T I V E S

I. *Lettre de M. de Kerguelen à M. sur les colonies anglaises de l'Amérique. (*)*

V O U S desirez, monsieur, que je vous dise mon opinion sur les troubles qui regnent entre la Grande-Bretagne & ses colonies de l'Amérique, & que je vous donne quelque éclaircissement sur cette partie du globe qui fixe aujourd'hui l'attention de toute l'Europe; je vais tâcher de répondre à la confiance que vous me témoignez. Une étude réfléchie du commerce des Anglais, à laquelle me suis appliqué pour connaître les moyens de faire, en tems de guerre, des courses avantageuses; un voyage que j'ai fait en Angleterre pour cet effet; un mémoire que j'ai dressé pendant ma détention à Brest, sur toutes les entreprises qu'on peut former pour ruiner le commerce des Anglais; enfin une croisière que j'ai tenue pendant la guerre

(*) Extrait du *Journal de politique & de littérature*. Janvier 1776, N°. premier.

sur les côtes de la Nouvelle - Angleterre , commandant le vaisseau du roi *le Sage* , de 64 canons , m'ont mis à portée , sans doute , de prendre des connoissances sur ce qui concerne le commerce & les forces de l'Amérique. Mais je vous demande de l'indulgence pour mon style , dont la sécheresse doit naturellement se ressentir de la situation d'un officier malheureux , dont la vie a été empoisonnée juridiquement , & auquel on n'a laissé que ses faibles talens & son honneur.

Il faut considérer la nature & l'étendue des terres de l'Amérique , sa population , son agriculture & son commerce. Il n'est pas possible , sans ces connoissances , de porter aucun jugement sur ces colonies. Je serai le plus laconique qu'il me sera possible.

Les colonies anglaises n'ont pas la sixième partie de l'étendue qu'on a lieu de leur supposer par l'inspection des cartes. Elles sont resserrées entre la mer & les montagnes , & n'ont guere que 150 milles de moyenne profondeur sur environ 800 milles d'étendue depuis le trente-unième jusqu'au quarante-sixième degré à peu près de latitude ; ce qui fait environ 120,000 milles quarrés (*). La Grande-Bretagne contient en ses trois royaumes 105,624 milles quarrés, suivant les der-

(*) Le mille anglais vaut un tiers de lieue.

niers calculs : ainsi l'on voit que les possessions de l'Amérique n'ont guere plus d'étendue que l'Irlande, l'Ecosse & l'Angleterre ensemble. Vous serez peut-être étonné de cette réduction des terres du continent ; mais je ne dois compter que celles qui remplissent l'objet des colonies, qui est de nourrir les habitans par l'agriculture, & d'employer le surplus des terres en denrées de commerce, pour se procurer des objets d'échange avec les manufactures de la métropole. Or, il n'y a dans l'Amérique que très-peu de terres dans ce cas. Le terrain de ce continent est en général mauvais : ce n'est que le long des rivières qu'on voit de bonnes terres, comme dans la Virginie & le Maryland, deux provinces qui sont arrosées d'un grand nombre de rivières. On ne trouve du nord au sud des terres bonnes ou qui puissent tourner à l'avantage de la Grande-Bretagne, que depuis le quarante-unième jusqu'au trente-cinquième degré de latitude. Plus au sud que trente-cinq degrés, on rencontre, à mesure qu'on avance, des terres plus mauvaises & qui se terminent en sables brûlans ; & plus au nord que quarante & un degrés, on ne découvre que des rochers plus ou moins couverts de neige à mesure qu'on s'éleve en latitude.

Suivant les rôles de ceux qui paient les

impôts publics, le nombre des blancs étoit en Amérique, en 1760, de 2,500,000, & celui des noirs de 430,000. Mais, comme il est prouvé que la population double en ces colonies tous les vingt ans, nous pouvons supposer aujourd'hui sur ce continent quatre millions d'habitans, y compris les noirs. Cette population paraît d'abord étonnante; mais on n'en fera pas du tout surpris, si l'on examine celle des campagnes en Europe, où le nombre des habitans doublerait tous les dix ans, sans la navigation, la multiplicité des couvens & des manufactures, les guerres, &c. Le nombre des villes arrête aussi la population. Les hommes sont comme les plantes: il leur faut de l'espace & une certaine étendue de terres pour en tirer leur nourriture. Les hommes dans les villes, ainsi que les arbres dans les forêts, se pressent, s'étouffent & s'affament. Dans les colonies, au contraire, les hommes s'étendent librement, & un pere n'y est point effrayé du nombre de ses enfans. L'on voit donc que la population de l'Amérique n'est point merveilleuse; je suis même persuadé qu'elle serait plus forte, sans l'intempérie du climat & sans plusieurs situations marécageuses & malfaines. Ce qui rend ces colonies encore plus pernicieuses, c'est le passage prompt & rapide des chaleurs excessives de l'été aux froids

Après de l'hiver. Ajoutez à cela, que leur situation entre la mer & les montagnes les soumet à des pluies abondantes. On juge qu'il faut quatre acres en France ou en Angleterre pour y vivre de la manière dont on y vit généralement ; mais l'expérience prouve qu'il ne faut pas moins de quarante acres pour procurer à un habitant des colonies les nécessités & les agrémens de la vie : cependant, par les observations & l'examen du nombre des colons de l'Amérique & de l'étendue des terres, il paraît que chaque habitant n'a guere que douze acres ; d'où je conclus qu'une plus grande population ne peut être que préjudiciable.

La partie septentrionale de l'Amérique ne produit aucune denrée de commerce & d'exportation. Les villes y sont si nombreuses & si peuplées, qu'elles absorbent la plus grande partie du revenu des terres. Les habitans ne peuvent que se procurer les nécessités de la vie : s'ils s'occupaient de quelques autres objets, ils périraient de froid pendant l'hiver. On estime qu'il y a plus de dix degrés de différence du froid qu'il fait ordinairement à Boston, à celui qu'on ressent à Londres dans les années communes. Les difficultés de l'agriculture, dans les colonies du nord, ont forcé les habitans de s'adonner à la pêche. C'est à elle que la partie septen-

trionale de l'Amérique doit sa subsistance, & c'est par elle que les colons font des remises à la métropole. Cet objet monte à 250,000 liv. sterl.

Les envois de bois en Europe n'ont plus lieu, parce que les frais & le fret absorbaient le profit; c'est ce qui engagea, il y a quatre ans, des Américains à exécuter le projet singulier de former deux masses prodigieuses de bois de construction, d'y établir des mâts comme sur deux vaisseaux, & de les conduire en Angleterre à travers l'océan.

Le commerce des pelleteries tombe de jour en jour. Il ne produit aujourd'hui que 35,000 liv. sterling: ce qui se calcule par le nombre des chasseurs indiens, qui n'est plus que d'environ 7000, & à chacun desquels je donne 5 liv. sterling.

Les colons du nord construisent beaucoup de bâtimens, mais on a déjà senti la nécessité de mettre un frein à la consommation des bois. La cession du Canada a porté préjudice au commerce des Bostoniens, en leur donnant des rivaux dans la construction des bâtimens, & dans les entreprises des pêches. L'agriculture n'y est pas belle. Comme les hivers sont également durs & longs, & qu'ils sont suivis de chaleurs excessives, le bled prend peu de racines, croît subitement, s'épuise en paille, & ne produit

qu'un grain faible & chétif. L'orge & l'avoine font sujets aux mêmes incidens ; mais le maïs y croît en perfection , & forme la nourriture des Américains la plus assurée.

Les habitans de Boston ou circonvoisins font commerce avec les Antilles , mais c'est bien peu de chose. On est dans l'erreur de croire qu'ils font beaucoup d'argent par ce commerce , dont la balance est contr'eux. Ils ont beaucoup de bâtimens , mais les cargaisons sont de peu de valeur. J'en ai pris plusieurs pendant la guerre , & je parle d'après l'expérience. Quelques particuliers gagnent sans doute à ce commerce , mais la perte du public est démontrée.

Cela ne peut être autrement , car les Américains n'importent que des denrées de consommation & des alimens de luxe , qu'ils paient plus souvent avec des marchandises d'Angleterre , qu'avec des denrées de l'Amérique : d'où il s'ensuit qu'ils s'endettent avec la métropole. Il est prouvé par les états qu'ont fourni les négocians de la Grande-Bretagne , par ordre du gouvernement , que l'Amérique leur doit six millions ; cependant le produit des colonies , sans y comprendre ses consommations , monte à 1,500,000 livres , avec quoi il faut faire face à une balance de 100,000 liv. sterling, payer les intérêts de six millions , & maintenir quatre millions d'ha-

bitans. Il y a très-peu d'argent dans les colonies de l'Amérique; & il y est si rare, qu'en Virginie, la plus riche des provinces, les colons ont de la peine à en trouver pour payer le papier courant à son échéance. Le peu d'argent qu'il y a dans ce continent, y vient par les colonies du nord, qui le font passer aux colonies du sud, afin de se procurer des lettres-de-change sur Londres, attendu que les premières ont peu de denrées à envoyer à leurs marchands ou correspondans de la métropole.

Vous voyez, monsieur, que la balance du commerce des Américains, soit avec les Antilles, soit avec la Grande-Bretagne, est également contr'eux, qu'ils deviennent de jour en jour hors d'état de se servir des manufactures de la mere-patrie, que la population ne fait qu'accroître leurs maux, & qu'enfin ils sont dans la nécessité d'établir chez eux des manufactures. Les Anglais se flattent que la cherté de la main-d'œuvre est un obstacle invincible à l'établissement des manufactures en Amérique. Cependant ils doivent savoir que les habitans de Boston & de la Nouvelle-Yorck sont habillés d'étoffes du pays, que la manufacture de Darmouth fait cinquante mille aunes de toile par an, que le village de Lopn fait trente mille paires de souliers chaque année, que les laines de l'A-

mérique font aussi belles que celles de la vieille Angleterre , que le mûrier y croît naturellement , & qu'on y trouve un ver à soie dont le cocon est très-gros & la soie très-forte.

La partie centrale de l'Amérique cultive le tabac. Le Maryland & la Virginie ont été jusqu'ici les provinces les plus fructueuses à l'Angleterre par la culture du tabac ; mais cette plante dévorante a entièrement épuisé les terres. Les Virginiens & les Marylandais faisaient autrefois trois boucaux de tabac par tête ; ils n'en sauraient fournir un aujourd'hui. Les terres à bled y dépérissent également. Les terres de la Virginie & de Maryland font d'autant plus faciles à s'épuiser qu'elles sont légères & peu profondes.

La partie méridionale du continent , qui comprend les deux Carolines , la Géorgie & la Floride , est un pays plat & bas ; les terres y sont également peu profondes ; & comme il y pleut beaucoup , les eaux n'ayant point d'écoulement , forment des marais très-malfains. Ces marais sont ce qu'on nomme les terres à riz , dont la culture coûte bien des hommes chaque année.

Ces provinces faisaient aussi le commerce de coton ; mais les colons n'en cultivent plus que pour leur usage : ils le mêlent avec de la laine , & en font une bonne étoffe. La

Caroline cultive beaucoup d'indigo ; mais il est bien inférieur à celui de S. Domingue. Cette dentée demande , ainsi que le tabac , des terres riches & fécondes. La Grande-Bretagne a très à cœur l'établissement des vignobles dans les colonies du sud ; mais le terrain ne répond pas aux soins des habitans. Les vignes sont presque toujours noyées par les pluies & détruites par les brouillards. D'ailleurs , comme à la saison des pluies succèdent des chaleurs subites & très-vives , le raisin devient un fruit d'été , & le vin qu'il produit ne se conserve pas. Le gouvernement a cependant établi des prix pour encourager la culture des vignes sur le continent. J'ai passé sous silence différens petits articles de commerce ou d'agriculture , comme le lin , l'opium , la potasse , le cinnamome , la pêche de l'esturgeon , les bois de teinture , l'olivier , l'aloès , le cirier & le thé , que l'amour de la patrie fait préférer à celui de Chine.

D'après le tableau que je viens , monsieur , de tracer , vous pouvez conclure que l'Amérique n'est pas un pays aussi riche que les Anglais se le persuadent ; que l'Europe n'a point à craindre qu'il s'y forme d'empire formidable ; que les Américains sont dans la nécessité d'établir chez eux des manufactures nouvelles ; d'encourager les anciennes ,

d'étendre l'économie & l'industrie , afin de ne plus contracter de dettes avec la métropole , & de tirer de leur propre fonds toutes les marchandises propres à commercer avec les Antilles ; qu'ils doivent animer leur commerce & leur agriculture à proportion que leur population augmente ; que les Anglais doivent de leur côté vivre dans la plus parfaite harmonie avec les Américains, les protéger , encourager leur commerce , leurs manufactures , partager avec eux le monopole de la pêche , qui est la pépinière de leurs matelots ; qu'ils doivent le plus tôt possible prendre des arrangemens pour terminer une guerre cruelle , incertaine , funeste dans ses conséquences , qui n'aboutit qu'à s'épuiser de part & d'autre en dépenses fatales , qu'à ruiner & égorger leurs freres , parens ou compatriotes ; qu'ils sont dans la position la plus critique , si quelque marine étrangere bien administrée les attaquit , ou si les Américains ouvraient en même tems leurs ports à toutes les nations ; & qu'enfin la ressource à laquelle ils paraissent forcés , d'appeller des étrangers à leur secours , est bien dangereuse pour une nation inquiète , qui , tourmentée par le génie de la liberté , s'agite en tout sens , & n'a d'autre forteresse que ses vaisseaux. Je suis , &c.



II. *Sur la beauté personnelle. Suite.*

TEL est donc cet attrait, dont j'ai promis le secret aux dames : attrait que la nature ne donne point, & sans lequel elle prodigue en vain ses dons. Mais, qu'on ne s'y méprenne point, il ne s'agit point du masque, il s'agit de la personne même. Le sexe ne fait que trop bien revêtir ces apparences gracieuses, séduisantes; & il n'y a que trop d'hommes qui en sont la dupe.

Un connaisseur cependant, un bon observateur se préservera du piège. Il épiera tous les momens, il sera au guet dans toutes les situations, & à la fin il saisira le moment, la situation, où les graces postiches feront place aux violences du tempérament. Jamais métamorphose ne fut plus effrayante, & la tête de Méduse ne glacerait pas mieux d'effroi. Il y a pourtant des filles assez artificieuses pour ne point se démasquer avant l'hymen; & alors rien n'égale la consternation de l'époux, la première fois qu'il voit au naturel sa Vénus transformée en Proserpine.

Le visage est le miroir de l'ame : une belle ame, une ame égale, sensible, noble & généreuse, mettra toujours son empreinte sur un visage, quel qu'il soit d'ailleurs; quand même il serait difforme, elle en fera insensibi-

btement disparaître & oublier la difformité : au lieu qu'il n'y a point de contraste plus choquant, plus révoltant, que celui de la méchanceté alliée à la beauté. Les courtisannes célèbres n'ont eu une vogue si longue & si brillante, que parce qu'elles avaient les qualités de l'honnête homme, comme la fameuse Ninon Lenclos, & probablement cette Aspasia qui subjuguait les esprits aussi bien que les cœurs. Mais toute courtisane impudente, lubrique, emportée, ne peut plaire qu'à des hommes bas & corrompus. Conclusion : l'école des graces est intimement liée à celle des vertus.

Finissons cet article par l'anecdote suivante, que l'auteur emprunte de Pétrarque. Cet illustre poète raconte que son contemporain & son ami, Dante Aligheri, l'un des plus grands génies & des plus originaux qui aient existé, ayant été banni de sa patrie, se refugia chez un prince dont les états étaient alors l'asyle de tous les malheureux, & qu'il jouit d'abord d'une grande considération à sa cour; mais que, comme il était d'un caractère fort sérieux, que ses mœurs étaient sévèrement réglées, & qu'avec cela il disait fort librement sa pensée, il ne tarda pas à déplaire à son patron, & insensiblement il lui devint insupportable. Cette cour était remplie de courtisans débauchés & de bouf-

fons privilégiés, dont l'un sur-tout pouffait l'effronterie au-delà de toutes les bornes, de sorte que chacun le craignait & même le flat-
 tait. Le prince, qui remarquait qu'il déplai-
 fait fort au Dante, le fit un jour appeler, &
 lui donna de grands éloges en sa présence ;
 puis, adressant la parole au Dante : " Je m'é-
 tonne que cet homme qui passe généralement
 pour un fou, ne laisse pas d'être si agréable
 & du goût de tout le monde; tandis que vous,
 avec votre savoir & votre célébrité, vous
 n'êtes ni chéri, ni aimé. Vous ne vous en
 étonneriez pas, monseigneur, répondit le
 Dante, si vous pensiez que la conformité de
 caractère est la source de l'amitié „. Ce dis-
 cours, qui réunissait la force de la vérité &
 l'amertume de la satire, irrita tellement le
 prince que le Dante tomba tout de suite dans
 la disgrâce la plus complète, & fut obligé
 de se réfugier ailleurs. Le tort était récipro-
 que; le prince devait apostropher le Dante
 d'une manière moins choquante; mais ce-
 lui-ci devait mettre plus de ménagement dans
 sa réponse, recevant d'ailleurs des grâces de
 ce prince, & ayant besoin de sa protection.
 Mais il est rare que les grands & les gens de
 lettres puissent long-tems sympathiser en-
 semble; & le célèbre M. d'Alembert n'a rien
 laissé à dire là-dessus.

III. *Apologue.*

UN vaisseau partit un jour d'Europe pour les Indes orientales. Il s'y trouva des passagers de toutes sortes de nations, de religions & de sectes, romains, luthériens, calvinistes, grecs, mennonites, juifs, mahométans, &c. &c. Dès qu'ils furent montés sur le vaisseau, & sur-tout dès qu'ils commencèrent à voguer, on eût dit qu'ils avaient laissé sur terre toutes leurs aliénations respectives. Insensiblement & de plus en plus on ne voyait entr'eux que des témoignages d'amitié & de bienveillance mutuelle; ils se faisaient part les uns aux autres de leurs provisions, & s'empresaient à adoucir leur ennui commun par de la conversation, de petits contes & des jeux, où bientôt les signes ne suppléerent pas mal au défaut d'une langue commune. Au bout de quelques jours il s'éleva une terrible tempête; chacun perdit toute espérance de se sauver. Ce fut alors qu'on vit redoubler les plus vifs & les plus tendres témoignages d'amitié, embrassemens continuels, visages arrosés de leurs communes larmes, consolations, exhortations à subir courageusement leur fatale & triste destinée; en un mot, il faudrait en avoir été témoin pour s'en faire une idée. Une couple de jours se passe.

rent ainsi dans la détresse & l'angoisse. Enfin la tempête s'apaisa, & fut suivie d'un tems des plus sereins & d'un vent très-favorable. Nouveaux embrassemens, larmes de joie, félicitations mutuelles, & tout cela encore d'une façon inexprimable. Pendant leur long voyage ils effuyèrent encore quelques tempêtes à peu près pareilles, où l'on vit & dans l'orage & dans le calme qui suivit, les mêmes démonstrations d'amitié & d'affection mutuelle. Arrivés aux Indes, il fallut se séparer, pour aller chacun où ses affaires l'appellaient. Nouveaux embrassemens encore, nouvelles larmes, tendres adieux, vœux réciproques pour leur bonheur respectif, protestations de la joie qu'on ressentait si jamais on avait le plaisir de se revoir.

Notre terre, vis-à-vis de l'immensité, n'est que comme un bien petit vaisseau, où la nature nous fait entrer pêle-mêle, pour y faire un commun voyage vers la mort & l'éternité. Imitons donc nos voyageurs sur mer; bannissons toute aliénation & toute animosité particulière ou nationale; étouffons surtout pour jamais celles qui naissent d'une diversité de croyances & de religions. La religion, & sur-tout la religion chrétienne, tend à unir les hommes & à n'en faire qu'un cœur & qu'une ame. Sera-t-il donc dit que, comme on ne l'a que trop vu jusqu'ici, elle soit

une

une occasion de discordes, de haines, de persécutions, d'affreux massacres & de cruautés inexprimables ? Si, dans notre commun voyage de cette vie, nous jouissons de mille bienfaits de notre commun Créateur, il a cependant jugé à propos que nous y fussions aussi exposés à bien des maux, des adversités & quelquefois même à d'horribles tempêtes. Faudra-t-il donc que nous renchérissons encore sur tous ces maux, en nous en causant réciproquement de plus amers & de plus douloureux ? Encore un coup, imitons nos sages voyageurs, & que les maux auxquels nous sommes exposés naturellement dans notre commun pèlerinage, servent à nous unir d'autant plus étroitement ; empressons-nous à nous les adoucir par des secours mutuels, des consolations, & d'affectueuses exhortations à la patience & à la résignation. Nos voyageurs, en se séparant, se firent de tendres protestations de la joie qu'ils auraient si jamais ils avaient le bonheur de se revoir. Ce *revoir* dépend de nous. Chacun en croira ce qu'il voudra ; mais quant à moi, je crois fermement qu'il aura lieu dans une vie future, & qu'il sera doux & heureux pour chacun de nous, à proportion que nous nous ferons habitués ici bas à des sentimens d'amitié, de bienveillance, & d'une affection mutuelle, sincère & cordiale.

IV. *Dialogue sur le bonheur, entre Denys, tyran de Syracuse, & Aristippe, philosophe cyrénaïque (*). La scène est dans le palais de Denys.*

D E N Y S.

TE voilà donc enfin , mortel chéri des dieux ,
 Vrai gage de leur bienfaisance ,
 Si j'en crois ce qu'on dit & d'Aristippe & d'eux.
 Denys depuis long-tems desirait ta présence ;
 Je te vois , & j'en doute. Aristippe en ces lieux !...

A R I S T I P P E.

Hélas ! il se rend à tes vœux ,
 Très-peu flatté de cet honneur suprême.

(*) Ce dialogue est fondé sur un trait rapporté par Diogene Laerce. Denys entendant dire à tous les Grecs qui abordaient en Sicile, qu'Aristippe était l'homme du monde le plus heureux, & ne pouvant concevoir comment on pouvait l'être, quand on n'était ni roi, ni despote, ni opulent, Denys voulut savoir ce que c'était que la félicité d'Aristippe. Il l'invita à venir à sa cour. *En quoi consiste ton bonheur ?* demanda d'abord le tyran au philosophe. *A me contenter des plaisirs & des biens que la nature m'offre,* répondit Aristippe ; *à ne désirer que le nécessaire, & à mépriser le superflu.* C'est cette idée qu'on a mise en action.

D E N Y S.

Cela se peut ; car d'un bonheur extrême
Tu jouis , m'a-t-on dit , & chaque instant l'accroît ?

A R I S T I P P E.

C'est avec raison qu'on le croit ,
Puisqu'enfin je le crois moi-même.

D E N Y S.

Que dis-tu ? Rien en toi n'annonce la grandeur.
Sans esclaves , sans faste , & sans magnificence ,
Si j'en juge sur l'apparence ,
Ce n'est qu'en ton cerveau qu'existe ton bonheur.

A R I S T I P P E.

Tu te trompes ; c'est dans mon cœur.

D E N Y S.

Songe que je punis quiconque m'en impose.

A R I S T I P P E.

La menace , à ce prix , n'a rien de dangereux ;
C'est sur la vérité que ma langue repose :
Mais il m'importe peu que l'on me croie heureux ;
On est bien éloigné de l'être ,
Quand on est inquiet de ne le point paraître.
J'aurais pu , cependant , si tu l'avais voulu.....

D E N Y S.

Eh bien , si ton bonheur n'est pas une chimere ,
Parle , réponds , en quoi le places-tu ?

A R I S T I P P E.

Dans l'usage du nécessaire ,
Et le mépris du superflu.

D E N Y S.

C'est donc là ce bonheur suprême !

A R I S T I P P E.

Cherchant, trouvant par-tout la nature qu'il aime ,
Mon cœur , maître de son desir ,
Veut qu'à le rendre heureux un regard de Céphise,
Un feuillage , un beau jour , un rien enfin suffise.
Un rien n'est plus un rien , dès qu'on fait le sentir.

D E N Y S.

Ce bien vaut-il tant qu'on le vante ?

A R I S T I P P E.

Ce bien jamais du moins n'a trompé mon attente.
En peut-on dire autant de toutes ces grandeurs ?

D E N Y S.

Tu crois donc. . .

A R I S T I P P E.

Que souvent elles font sans douceurs :

D E N Y S , *d'part.*

Je ne fais pas pourquoi j'ai plaisir à l'entendre ;
J'aime sa singularité.

(*haut.*)

Ton système est bien fou ; tâche de le défendre.

A R I S T I P P E.

Je respecte ta volonté ,

Sans cependant y condescendre ;

Et te laisse une erreur dont tu parais flatté.

D E N Y S.

Va, tu la détruirais , si tu pouvais le faire.

A R I S T I P P E.

Tu le veux ?

D E N Y S.

Oui, je le veux ; mais j'espère

Que tu me parleras avec sincérité.

A R I S T I P P E.

Composer mon langage est une servitude

Qui donnerait atteinte à ma félicité ;

Crois-moi , c'est d'être heureux que j'ai fait mon
étude ;

Je le suis , & dès-lors je dis la vérité.

Une ame sans inquiétude

Parle d'après sa liberté.

D E N Y S.

De ton fort & du mien fais donc le parallèle.

Tout ajoute à ma gloire une gloire nouvelle ;

Mes vaisseaux , dans mes ports , des bouts de l'u
nivers ,

Rapportent les tributs de la terre & des mers.

Vois l'or dans mon palais se mêler au porphyre ;
 Vois ces jardins pompeux où le marbre respire ;
 Vois les rois mes voisins , craintifs , humiliés ,
 Briguer enfin l'honneur d'être mes alliés.

A R I S T I P P E.

De ces prospérités l'éblouissante image
 Prouve mal le bonheur ; il n'est que dans l'usage ;
 Et tel se croit heureux qui n'est que fortuné.
 Loin de les posséder , tes grandeurs te possèdent.
 Ces desirs inquiets qui sans cesse t'obsèdent ,
 Qui d'erreurs en erreurs te trainent enchainé ,
 Au milieu des succès où ton destin éclate ,
 Disent qu'il manque encore à ce bien qui te flatte.
 Si tes desirs , du moins, simples dans leurs objets ,
 Dépendaient d'un seul point, pour être satisfaits.
 Mais non ; c'est du concours de cent choses diverses ;
 Tu n'as qu'un seul espoir , & tu crains cent tra-
 verses.

Tu le vois , ton bonheur est toujours loin de toi.
 Le doux sommeil te fuit ; tandis que tu te berces ,
 Je dors , & mon bonheur veille à côté de moi.
 Sans desir inquiet , sans souci qui me blesse ,
 De la mousse des bois j'éprouve la mollesse ;
 Je goûte la fraîcheur à l'ombre du verger ;
 J'ai le bruit du ruisseau qui coule dans la plaine ,

Et le feu de la rose , & l'odorante haleine
 Du zéphyr qui voltige autour de l'oranger.
 Les desirs sont en paix , la jouissance est pure ,
 Quand nos plaisirs sont ceux que donne la nature.

D E N Y S.

Un sort comme le tien , qui n'a rien d'éclatant ,
 De la félicité n'est jamais la mesure.
 Sans sceptre, sans pouvoir , peut-on être content ?
 N'estimes-tu donc rien la volupté suprême
 De n'avoit pour égal en ces lieux que moi-même ,
 Et de jouir d'un bien délectable à ce point
 Qu'un tas de vils mortels ne le partage point ?

A R I S T I P P E.

D'être heureux comme toi que le ciel me préserve !
 C'est une erreur d'aimer la singularité
 D'un bien qu'à peu de mains la fortune réserve.
 D'un semblable bonheur je serais peu flatté.

D E N Y S.

Comment ?

A R I S T I P P E.

Plus une chose est rare ,
 Plus rarement aussi la perte s'en répare.
 C'est ainsi qu'il en est de toute vanité ,
 Des pompes, des grandeurs, tous êtres d'apparence,
 Qui ne font rien que telle ou telle circonstance ;

Et n'ont que par emprunt quelque réalité :
Leur sort est passager , comme ce qui les fonde.

D E N Y S.

Ton bonheur aurait-il moins de fragilité ?

A R I S T I P P E.

Oui. Que le soleil brille, ou que la foudre gronde,
Rien ne saurait changer l'ordre éternel du monde;
Tout reste ce qu'il est ; & ma félicité
De l'objet qu'elle embrasse, a la stabilité.
Je te le dis encor : la jouissance est sûre ,
Quand nos plaisirs sont ceux que donne la nature.

D E N Y S.

Quelle étrange clarté vient de luire en mon cœur !
Tu m'ôtes tout , cruel , en m'ôtant mon erreur.
Ainsi, pour être heureux, il faut que j'abandonne...

A R I S T I P P E.

Non ; bien loin d'attrister la majesté du trône ,
Je prétends à tes yeux en relever le prix ,
Et t'apprendre quels sont les vrais biens qu'il te
donne.

D E N Y S.

Quoi ! je peux être heureux ?

A R I S T I P P E.

Oui ; mais tu t'es mépris
En mettant ton bonheur dans ce qui t'environne ,

Dont rien ne t'appartient , que tout peut éclipfer.
 Ce n'est jamais qu'en soi que l'on peut le placer ,
 Et l'on peut le fixer en portant la couronne.

Mais il faut que les rois, s'ils veulent être heureux,
 Fassent choix d'un bonheur indépendant comme
 eux ;

Dont le seul souvenir s'offrant à leur mémoire ,
 Semble leur tenir lieu de sceptres & de gloire.
 L'usage bienfaisant de leur autorité
 Est pour eux ce droit sûr à la félicité.
 En faisant des heureux , se le rendre soi-même ,
 C'est là le bien des rois , & c'est le bien suprême ,
 Le mieux goûté d'un cœur vraiment voluptueux ,
 Dont le premier plaisir est d'être vertueux.

V. Stances au sujet de l'arrivée de Marie-Antoinette d'Autriche , dauphine (aujourd'hui reine) de France , à Paris.

AU milieu des forêts , jadis en Germanie ,
 Un peuple accablé de malheurs ,
 Pleurant le chef de sa patrie ,
 Exhalait ainsi ses douleurs :

O ciel ! c'était à toi que nous devions le maître
 Qui cause aujourd'hui nos regrets ;
 Son cœur nous avait fait connaître
 Que ce fut un de tes bienfaits.

Ah ! s'il nous est ravi , daigne ta voix suprême
 Susciter un chef parmi nous ,
 En qui l'on t'admire toi-même ,
 Et dont nos rivaux soient jaloux.

D'un ton triste & plaintif , cette forêt obscure ,
 Répétant leurs cris douloureux ,
 Rendait un lugubre murmure ,
 Qui les élevait jusqu'aux cieux.

Tout-à-coup , à ce peuple , une jeune Germaine
 Se montre , & son air radieux
 Répand une clarté soudaine ,
 Qui la divinise à leurs yeux.

Mais tandis qu'on s'étonne , un esprit prophétique
 Semble en même tems l'agiter ;
 A sa puissance tyrannique
 Elle veut en vain résister.

Peuple , dit-elle enfin , le nuage s'entr'ouvre ,
 L'avenir va se dévoiler ,
 Et le dieu qui me le découvre ,
 M'ordonne de le révéler.

Des oracles du ciel interprète sincère ,
 Mes jours te feront consacrés ;
 Mais au-delà de ma carrière
 Quels destins te sont préparés ?

Que vois-je ?... Un jour viendra... de quels rayons
 de gloire

Brillera ta postérité !

C'est aux Français que ta mémoire
Devra son immortalité.

Ce sont eux qu'on verra sous un empire immense
Embrasser ces vastes déserts ,
Et de l'éclat de leur puissance
Aller étonner l'univers.

Serait-il vrai qu'un jour la discorde cruelle
Pût diviser leurs souverains ? . . .
Mais une alliance éternelle
Doit réunir tous les Germains.

C'est vers ces tems heureux que m'annonce d'avance
Un roi qui les illustrera ,
Qu'on verra luire sur la France
Un astre qui l'enchantera.

Oui ! peuple , c'est alors qu'une auguste Germaine
Décorant le trône des lys ,
Viendra ferrer l'heureuse chaîne
Et des Joseph & des Louis.

C'est alors qu'en Europe , adorée & chérie ,
Comme celle qui la forma ,
On croira revoir Egérie
Inspirer un autre Numa.

Mais où suis-je ! . . . Quel est le transport qui m'en
traîne ?

Les tems seraient-ils accomplis ?

Quelle est donc cette souveraine

Qui s'offre à mes yeux éblouis ?

Ses traits sont imposans ; mais la grace y respire

Sous les charmes de la bonté ;

Au moment même qu'on l'admire ,

Près d'elle on perd sa liberté.

Avec ravissement on l'éleve à l'empire ;

L'amour applaudit à ce choix ;

Enivré d'un commun délire ,

On se rassemble sous ses loix.

On vole sur ses pas... sans cesse on l'environne ;

Tout paraît en être charmé ;

La nature même s'étonne

De l'ouvrage qu'elle a formé.

Le jour devient plus pur... tout à l'envi la fête.

Le ciel sourit à ses attraits ;

Et ses regards font la conquête

De tous les cœurs de ses sujets.

Peuple ! c'est à ces traits que l'on doit reconnaître

Celle que je viens d'annoncer ;

Aux tems qui la verront paraître ,

L'âge d'or doit recommencer.

La prêtresse , à ces mots , se tait... sa voix expire ;

Et d'un transport si merveilleux

Son ame éprouvant le délire ,
 Reste en extase vers les cieux.
 Dès long-tems cette prophétie
 Fut célèbre chez nos aïeux ;
 Mais enfin elle est accomplie ,
 Et le prodige est sous nos yeux.
 Oui , cet objet vient de paraître.
 Qui n'en est déjà prévenu !
 A l'ivresse qu'il a fait naître
 Tous les Français l'ont reconnu.

VI. *A mon vieux ami (M. Collé).* Par
 M. SAURIN.

TOI qui , du tems bravant l'affront ,
 Couvres des lauriers de Thalie
 Les traits qu'imprime à notre front
 De ce dieu la main ennemie ,
 Collé , dont l'heureux enjoûment
 Sans peine accorde à ta vieillesse
 Ce que promet si vainement
 L'austere & pénible sagesse :
 Permets que dans ces vers , sans méthode & sans
 art ,
 Ton ami librement avec toi s'entretienne ;

Permets que dans ton ame il épanche la fiene ,
Et que laissant errer ma pensée au hasard ,

A l'amitié toujours fidele ,

Mon Apollon vieilli , peut-être un peu bavard ,
Consacre de son feu la dernière étincelle.

Phébus sur ton berceau répandit les talens :

Mais l'aveugle Plutus , qui comble de richesses
Tant d'indignes mortels , tant de vils importans ,

Sur toi versa peu ses largesses.

Trop rarement ces dieux unissent leurs présens.

Long-tems , appelé par Thalie

A la succession de ton cousin *Renard* ,

L'impérieux besoin enchaîna ton génie ;

Tu la recueillis un peu tard ;

Mais cette gaité peu commune ,

Qui loin de ta vieillesse écarte les ennuis ,

De tes beaux ans du moins consola l'infortune.

Combien de fois j'ai vu les ris ,

S'introduisant avec audace

Chez ton notaire à cheveux gris ,

Malgré lui dérider sa face ,

Et sur ton pupitre surpris ,

Mettre *Rabelais* à la place

De la coutume de Paris !

Combien j'ai lu de fois une plaisante épître ,

Ou bien un couplet libertin ,
 A la marge du parchemin
 Où ta main griffonnait un titre
 Pour quelque fortuné faquin !
 O l'heureux tems de notre vie ,
 Où pour tout bien ne possédant
 Qu'un peu de joyeuse folie ,
 Dédaignés du fat opulent ,
 Nous lui faisons pourtant envie !

Vainement l'or en main , poursuivant les plaisirs ,
 Dans son stérile cœur il cherchait des desirs ,
 Lorsque notre gaité , sans faste , sans dépenses ,

— Inventive dans ses transports ,
 Créait pour nous des jouissances
 Que ne donnent point les trésors.
 Ces jours de bonheur & d'ivresse ,

Comme un vain songe , hélas ! se sont évanouis : }

Mais , bien que mêlé de tristesse ,
 Leur souvenir , dont je jouis ,
 Est un plaisir pour ma vieillese.

Je rappelle souvent à mon esprit charmé
 Ce *caveau* , malgré nous , bientôt trop renommé ,
 Dont enfin nous chassa *la bonne compagnie*
 (J'entends celle qui prend ce nom) ,
 Où présidant , sans flatterie ,

L'amitié nous donnait le ton.

Là, d'un vin champenois qui croissait dans la Brie ,
La mousse pétillante échauffant nos propos ,
Fesait voler ensemble & bouchons & bons mots ,

Là , de notre verve allumée

Le feu rapide , étincelant ,

Tel qu'un artifice brillant ,

Mélait l'éclat & la fumée.

Nous possédions le dieu du chant :

Jeliotte était notre Orphée ;

Et quand parlant tous à la fois ,

Sous un vain bruit de mots la raison étouffée ,

Ne pouvait réclamer ses droits ,

Il chantait , & soudain à sa douce harmonie , :

Plus farouche souvent que les monstres des bois ,

L'amour-propre laissait désarmer sa furie ,

Et la confusion se taisait à sa voix.

Dans ce *caveau* , fâcheuse école

Pour les présomptueux talens ,

On ne s'érigait point d'idole :

Séveres dans nos jugemens ,

Jamais la perfide hyperbole

Ne prodiguait un faux encens

A celui qu'absent on immole :

Mais en public , toujours ardents

A se protéger l'un & l'autre ,
 On ne savait pas à demi
 Se déclarer pour un ami ,
 Et son succès était le nôtre.
 Chacun de nous se fit l'apôtre

Du jeune *Crébillon* & de son *Tanzai*.

Tandis que du pere d'*Atrée*
 La muse alors en cheveux blancs ,
 Sur un tas de lauriers sanglans ,
 D'une meute de chiens reposait entourée ;
 Que prodiguant ses soins pour eux
 Et négligeant sa renommée ,
 Ce tragique à jamais fameux

Du tabac dans les airs exhalait la fumée ;

Son fils , jeune & brillant , sur les pas d'*Hamilton*

Marchait au temple de mémoire ;
 Et déjà par son *Écumoire*

Ayant acquis un grand renom ,

A Vincenne exhalait sa gloire.

De *Dardanus* auteur charmant ,

Ta lyre harmonieuse & tendre

Respirait grâce & sentiment :

Nous avons pleuré sur ta cendre ,

Et ma muse dans ce moment ,

Prend plaisir encore à répandre

Quelques fleurs sur ton monument.
 Combien du tems la faux cruelle ,
 Qui , menaçant mes cheveux gris ,
 Déjà sur ma tête étincelle ,
 A moissonné de nos amis !

Segonzac , qu'avant tous je nomme ,
 Du dieu de la vendange aimable favori ,
 Et de nos premiers ans le compagnon chéri ,
 Qui seul de la gaité te disputait la pomme ;
Davoust , qu'aucun de nous n'égalait en bonté ;
Luffan , dont nous aimions la douce urbanité ;
 Enfin l'illustre auteur de la *Métromanie* ,
 Qui d'un enfant malin eut la naïveté ,
 Et peut-être un peu trop négligeant l'harmonie ,
 Ne joignit pas du goût toute la pureté

A la richesse du génie ,
 Mais qui , dans le temple immortel ,
 Qu'à *Molière* éleva *Thalie* ,
 Aura sûrement un autel
 Du moins plein de gloire & d'années ,
 Il termina ses destinées.

Mais que mon cœur éprouve un sensible tourment,
 Quand jè me rappelle l'image
 De ce gentil *Bernard* que nous pleurons vivant ,
 Et qui de nous fut le plus sage !

O vain esprit de l'homme ! ô faiblesse ! ô néant !

De l'auteur de *Castor* tel est donc le partage !

D'une pitié stérile objet humiliant ,

Victime de l'amour , dont il chanta l'empire ,

Ce n'est plus qu'un fantôme errant ,

Qu'une vaine ombre qui respire.

Étranger à son mal , moins il le sent , hélas !

Plus nous plaignons son infortune :

Notre douleur s'accroît de celle qu'il n'a pas.

Écartons loin de nous cette idée importune ;

Et sans nous consumer en regrets superflus ,

Détournons nos regards d'un malheur sans remède.

Dans cet âge où des maux la foule nous obsède ,

Où l'on possède encore , où l'on ne jouit plus ,

Sous son propre fardeau la vieillesse succombe :

Mais par le bon esprit on le rend plus léger ;

Et supportant gaîment ce qu'on ne peut changer ,

On seme encor de fleurs le chemin de la tombe.

VII. *Lettre aux éditeurs, sur les observations thermométriques faites sur la fin du mois de janvier.*

MESSIEURS. Comme tous les papiers publics sont remplis des observations faites en plusieurs endroits , sur la rigueur du froid qu'on a essuyé sur la fin du mois dernier,

j'ai cru que vous accorderiez une place dans votre Journal aux observations qu'on en a faites dans cette ville.

Mon thermometre placé au nord, est, comme de raison, de mercure, selon la méthode Farenheit. Les observations se font trois fois par jour, le matin à huit heures, l'après-midi à deux, & le soir à dix.

Le plus grand froid qu'on ait ressenti dans cette ville, a été les trois derniers jours du mois passé : les voici.

Janvier.	Matin.	Après-midi.	Soir.	Som. des 3 obs.
29	- - 8	- - 12	- - 6	- - - 26
30	- - 6	- - 11	- - 7	- - - 24
31	- - 7	- - 11	- - 8	- - - 26

Je prends la somme des trois observations, pour juger chaque jour de la température de l'air; parce que l'on peut, sans cela, décider mal à propos qu'un tel jour a été plus froid qu'un autre. On dirait, par exemple, que le 29 a été plus froid que le 31, parce que le thermometre fut au 6 le 29, & que le 31 il ne fut qu'au 7; cependant l'on se tromperait, à mon avis. La température fut égale ces deux jours-là.

Le 30 a donc été le jour le plus froid, & même le plus froid que j'aie observé depuis 23 ans, hormis le 5 janvier 1768. Quoiqu'en 1755 le 7 janvier, en 1766 le 10 du même mois, & en 1768 le 6 & le 7 dudit mois, le

thermometre ne descendit pas plus bas que le 6 (au - dessous duquel je ne l'ai jamais vu), cependant les quatre sommes sont 29 pour 1755, 25 & 22 pour 1768. Le terme moyen du froid en janvier a été au 28. Ce mois a été moins rigoureux que ceux de 1755, de 1758, de 1766 & 1767, dont la température moyenne fut $24\frac{1}{2}$, $27\frac{1}{3}$, $23\frac{1}{7}$, $26\frac{2}{5}$.

J'aurais bien voulu, messieurs, pouvoir ajouter les observations faites au Locle. J'ai appris que le 20 de janvier, le thermometre de Réaumur avait été au $20\frac{1}{2}$, ce qui reviendrait à 4 degrés au-dessous de 0 de Fahrenheit, & partant 24 degrés plus bas qu'il ne fut ici ledit jour. Mais j'ai appris que les observations se faisaient avec un thermometre à l'esprit-de-vin, & les indications de ces sortes de thermometres me sont toujours fort suspectes. Il s'en faut bien que l'esprit-de-vin soit une liqueur aussi homogene que le mercure.

Au commencement de février, le tems s'adoucit considérablement. L'on en peut juger par les sommes des cinq premiers jours, qui sont 50, 71, 104, 113 & 125.

Neuchatel, 15 février 1776.

VIII. *Lettre aux éditeurs, sur quelques nouveautés parisiennes.*

LES lettres de Ganganelli sont faussement

attribuées au pape défunt. Le seul but de l'auteur était de prêcher la tolérance sous le nom d'un pape, & de gagner de l'argent. Elles sont en général écrites avec agrément, & renferment quelques descriptions de l'Italie vraiment pittoresques. Celle de Venise est de ce nombre. *C'est un vaste navire, dit l'auteur, qui repose tranquillement sur les eaux, & où l'on n'aborde qu'avec des chaloupes.* L'imposture est remarquable dans le grand nombre de trivialités italiennes données pour des maximes, & conservées même dans le texte, crainte d'en affaiblir les beautés. Elle est remarquable sur-tout, lorsque le frere Ganganelli, devenu pape, parle sur des matieres plus sérieuses. La légéreté de ses opinions & de ses paroles détruit toute l'illusion. L'esprit français échappe alors de toutes parts. Conclusion : cet ouvrage ne mérite pas la réputation du moment qu'il a eue, & il n'en aura jamais d'autre. Il n'est pas inutile peut-être de dire en passant, que plusieurs journalistes ont fait le plus grand éloge de ces lettres : ils ont eu leurs raisons. Je reste attaché aux miennes après les avoir lues. L'amour-propre ne dirige point cet aveu. -

Les circonstances font naître le desir d'écrire ; elles excitent la petite vanité d'être auteur. En voici la preuve. *Anecdotes sur*

madame la comtesse du Barry, &c. On aurait bien plus désiré de connaître l'origine de cette favorite, & les différens chemins qui l'ont conduite à la faveur, que d'apprendre des anecdotes sans nombre sur sa vie.

Deux titres pour un opéra comique, c'est presque vous annoncer qu'il est mauvais. *Les fouliers mor-dorés, ou la cordonniere allemande*. Le baron de Piécourt, officier français, aime tant les petits pieds de femmes, qu'il a fait une collection de fouliers qui lui tient lieu de bibliothèque. Une méprise amene chez lui une cordonniere apportant une paire de mules pour une dame. L'officier imagine là-dessus un *qui pro quo*, se dit le mari de la dame aux mules, & lui propose de l'attendre. Dans la conversation, la cordonniere semble regretter de ne pas pouvoir aller à une noce, faute de fouliers de soie que son mari lui a refusés. L'idée vient aussi-tôt au baron de lui en faire la galanterie. Il envoie chercher à l'instant le mari, & lui fait prendre la mesure du pied de sa femme cachée derriere un rideau. Cela pourrait vous paraître plaisant, & cela ne l'est pas. Le style est triste; les dispositions des auditeurs sont plus tristes encore. Les hommes sont tombés dans un engourdissement profond.

Mauvais livre que celui des *révolutions*

de Pologne, dont vous me parlez. Les pièces justificatives qui se trouvent à la fin du second volume, en font le principal mérite.

Les hommes du siècle veulent des connaissances rapides; ils veulent posséder les talens, tous les arts, sans y consumer trop de tems. Il y a ici un Anglais nommé *Sykes*, qui est venu cultiver d'aussi heureuses dispositions. Il possède le talent d'apprendre à copier des tableaux en huile en moins d'un mois de tems, moyennant 25 louis. Son école est déjà très-nombreuse, & l'on compte des princes parmi ses élèves; les premières dames de la cour en font aussi: il ne peut y suffire. Vous ne serez pas tentés de croire à ce mystère de science. A mesure que l'on fait quelques pas dans les arts & dans les sciences, on éprouve combien elles coûtent de peines & de veilles.

Ce qui est plus réel, c'est une nouvelle machine propre à fabriquer du filet ou du rézeau. Elle m'a paru simple & ingénieuse. Un ouvrier peut en faire dix aunes par jour. M. Tremel, machiniste du roi, en est l'inventeur.

On a donné le 17 de ce mois la première représentation de *Loredan*, tragédie en quatre actes. Je ne fais que vous l'annoncer, ne la connaissant point encore.

Je ne veux point oublier de vous parler

de deux musiciens que je viens d'entendre , & qui sont en vérité fort surprénans. L'ainé a onze ans , & le cadet en a huit. Ils jouent des duos de violoncelle de la première difficulté avec une intonation des plus agréables , & une précision extraordinaire. Leur père , nommé *Rauppe* , Suédois , a été leur instituteur.

IX. *Mémoire sur l'acidum pingue , & l'air fixe , par un ecclésiastique de Montbéliard , adressé à M. M. amateur de la chymie.*

QUOIQUE le mémoire que vous avez fait insérer au mois de juillet de l'année dernière dans le journal de Bouillon , ne me touche pas personnellement , il me regarde pourtant indirectement , puisqu'il censure vivement ceux qui adoptent le système de l'*air fixe* ; & qui refusent de recevoir celui de l'*acidum pingue*. Je n'ai pu me dispenser de vous communiquer quelques remarques intéressantes que j'y ai faites , & les raisons qui me déterminent à recevoir le premier , pour rejeter le second. Mais , monsieur , il me semble que votre manière de penser tient un peu trop de l'*acidité* de votre système , & qu'elle est enfantée par une passion systématique , qui ne peut que s'opposer à l'avancement des sciences , & à l'intérêt de la vé-

rité. N'importe que vous foyez encore attaché à l'ancienne physique ou non. Quand on veut s'opposer ouvertement à un sentiment, soit reçu, soit nouveau, il ne sert de rien d'appeller à son secours ni les vieux ni les nouveaux systêmes pour le combattre ; mais les armes dont il faut se servir, c'est la raison & l'expérience. Pour moi, je vous proteste sincèrement que je ne suis d'aucun systême, & que je ne donne pas aveuglément dans les décisions de qui que ce soit ; mais j'adhère de bon cœur à celui qui s'accorde avec une saine raison, qui est justifié par un solide raisonnement, qui découle de légitimes conséquences, & qui est confirmé par une expérience décidée. Le systême de l'air fixe est un systême appuyé sur ces quatre fondemens, & celui de l'*acidum pingue* n'est fondé que sur de pures conjectures. Vous savez, monsieur, que dans un procès littéraire, comme dans un procès civil, la partie ne peut être son juge ; & cependant vous vous établissez juge dans cette affaire, en traitant même impoliment votre adversaire, ce qui seul suffirait pour vous condamner sans rappel. Convient-il, je vous prie, pour détruire le sentiment de l'air fixe, d'employer l'acide des sarcasmes comme vous faites ? Cela ne vous attirera-t-il pas plutôt le nom de critique passionné que celui d'ami

décidé de la vérité ? Eloigné de cent lieues , comme je le suis de M. Roux votre antagoniste , j'espère que vous ne pourrez justement m'accuser de conniver avec lui, n'ayant même pas l'honneur de le connaître. Et si je prends son parti dans votre dispute littéraire , je ne le fais qu'autant que la vérité m'intéresse , que l'expérience me confirme , & que l'humanité m'y appelle ; & comme les raisons que vous alléguez dans votre mémoire , sont peu propres à invalider le système que vous entreprenez de combattre , je m'empresse à vous répondre & à justifier *notre conduite à cet égard*. Je ne m'arrêterai point à quelques propositions particulières , extraites de votre mémoire , pour diriger la marche de mon raisonnement ; mais je vais prendre vos raisons l'une après l'autre , & leur répondre par l'expérience.

La première chose qui me révolte , c'est le peu de soin que vous prenez à être fidèle dans l'exécution de vos promesses. Vous nous promettez avec chaleur la définition & l'histoire de l'air fixe ; mais le silence que vous vous imposez là-dessus dans toute l'étendue de votre mémoire , nous laisse tout ingénieusement deviner. Passons là-dessus , & entrons en matière.

La métaphysique , la physique & la chymie , sont trois amies fidelles , ou plutôt

trois sœurs germanes, qui se tiennent par la main, & qui ne marchent guere l'une sans l'autre. La premiere nous démontre l'existence des corps; la seconde nous découvre leurs qualités; & la troisieme les décompose, pour nous en indiquer les principes constituans. La démonstration de l'une & de l'autre, c'est l'expérience. L'expérience doit donc être la pierre de touche, sur laquelle nous allons examiner la vérité de l'un ou de l'autre système. Est-ce sur ses résultats que vous vous êtes convaincu de la non-existence de l'air fixe, & de l'existence de l'*acidum pingue*? Cependant, ou vous ou moi, nous nous sommes trompés dans nos conséquences. Pour vous prouver que je ne crois pas m'être trompé, je vais décomposer votre mémoire, & soumettre chaque partie à un examen impartial. Bientôt vous verrez par vous-même que nous ne sommes pas dans le tems de nous en tenir à une théorie reçue, parce que nous ne vivons point dans ces siècles où l'on jurait, comme vous dites, *in verba magistri*.

Vous ne sauriez disconvenir que la décomposition des corps des trois regnes de la nature, ne donne pour résultat, la terre, l'eau, le sel, l'huile & le feu. Car il n'y a point de corps, de quelque nature qu'il soit, qui ne soit composé de quelques-uns de ces

principes, & c'est par leur combinaison qu'ils constituent son être. Ce sont donc les *principes formateurs* des corps, ou, si vous aimez mieux, les principes *constituans* ou *constitutifs*. Ces principes ne peuvent à leur tour être décomposés, parce qu'ils ne renferment en eux-mêmes que ce qui peut constituer leur nature. S'ils ne peuvent être décomposés, ils sont *simples* de leur nature, & nous les appelons *élémens* des corps, ou *principes primitifs* des corps. Un élément est donc un *être simple*, c'est-à-dire, *unique* à lui-même, qui existe sans le concours d'un être étranger. Cette unité ou simplicité le rend *indivisible*, c'est-à-dire, *indécomposable*. Cette idée n'a rien de neuf, puisque l'idée de l'élément la fournit d'elle-même. Elle nous présente même celle de *permanence* dans cet état de simplicité, quoique combiné avec d'autres corps étrangers. Cette combinaison n'altère rien dans la nature des élémens; ils sont toujours élémens, quoique dans leur combinaison avec d'autres. Les philosophes de l'antiquité se sont déjà formé cette idée de l'élément, ou du principe formateur des corps naturels; il est vrai qu'ils différaient entre eux sur le nombre qu'ils devaient en admettre. Les uns attribuaient tout à la terre, d'autres tout au feu, d'autres tout à l'eau, d'autres tout à la combinaison de la terre avec

l'eau , & d'autres enfin tout au concours de tous ensemble. Cette opinion aussi ancienne que la philosophie , s'est glissée à travers les siècles jusqu'à nous ; & par malheur à ces philosophes , on a découvert en dernier lieu que les principes formateurs des corps sont le feu , l'eau & un *acidum pingue*. Suivant ce nouveau système , l'eau n'est plus qu'un être de raison , & la terre n'entre plus pour rien dans la nature. Cependant la vraie chymie ne nous convainc-t-elle pas que la terre entre pour sa part dans la composition des corps , & que même on n'en connaît aucun dans les trois regnes , où il ne se trouve comme élément formateur ? Cela n'est-il pas entièrement conforme avec ce que l'historien sacré nous rapporte de l'existence des corps naturels , lorsque la voix toute-puissante du Créateur les fit sortir de la masse de la matière première ? Les plantes , après l'évaporation de leurs parties humides , se réduisent en terre ; les animaux , en se décomposant par la fermentation , nous présentent pour dernier résultat une quantité de cet élément constituant ; en un mot , tout dans la nature ne nous laisse aucun doute que la terre ne doive être envisagée que comme principe élémentaire des corps. Rejeter cet élément , c'est s'opposer à l'expérience , & à l'ancienne physique , à laquelle vous vous faites gloire

d'être fortement attaché. Allons plus loin. Tous les phyficiens raisonnables conviennent qu'il n'y a point de corps, de quelque nature qu'il soit, où l'on ne trouve de petites *cavités* qu'on nomme *pores*, très-régulièrement disposées, & dont les couches se suivent avec la plus rigoureuse exactitude. Ces pores sont-ce des irrégularités ou des jeux de la nature? ou bien sont-ils nécessaires pour la conservation des corps? Mais l'expérience ne nous apprend-elle pas que ce sont des canaux ménagés pour l'admission d'un certain fluide, dont les fonctions doivent concourir, non à constituer le corps, parce qu'il existe déjà, mais à le conserver dans son état d'actualité, & à contribuer à son agrandissement? Otez les feuilles d'un arbre, vous verrez que bientôt il périra, parce que les feuilles étant percées de mille pores, aspirent ce fluide subtil & délié, & qui sert de canal à l'introduction de la rosée & des autres principes fructificateurs. N'est-ce pas la raison pourquoi les arbres & les plantes poussent leurs feuilles avant que de pousser leurs jets? De même, à mesure qu'elles perdent leurs feuilles, à mesure tendent-elles du côté de leur dépérissement, ou tout au moins de leur stérilité. Ce fluide ne peut être un élément constituant, puisque par une tendance continuelle à se réunir avec le même

élément, il occasionnerait plutôt la destruction du corps, que de travailler à sa conservation ; mais il doit être de telle nature, que par sa fluidité il pénètre successivement dans tous les pores, pour conserver le corps dans un état d'actualité. Retranchez toute communication de ce fluide avec le feu de votre foyer, il cessera aussi bientôt d'exister. Rompez la colonne qui excite l'ascension du mercure dans le barometre, bientôt le vis-argent se jettera avec précipitation dans le fond du tube. Interceptez aux plantes l'aspiration de ce fluide, bientôt vous les verrez jaunir, se faner & périr. Enfermez sous un récipient un animal quelconque; ôtez-lui la libre communication avec ce fluide extérieur, & deux coups de piston feront languir votre animal, & bientôt il périra. Ce fluide, c'est ce que nous appellons l'*air*. Cet *air* peut être envisagé sous deux faces différentes, ou concrétivement, c'est-à-dire, comme chargé de mille corps étrangers, qui le rendent plus ou moins grossier; ou abstractivement, c'est-à-dire, comme dégagé de toute matière quelconque, & dans cet état nous le nommons *air fixe*. Cet *air fixe* est un *fluide actuellement existant, d'un volume immense, qui environne notre globe dans une direction quelconque, qui est dans sa nature, indécomposable, inaltérable, permanent, élastique,*
qui

qui pénètre tous les corps, sans pourtant entrer dans leur constitution, mais qui est leur principe conservateur. Je ne doute nullement que cette définition ne répande un acide violent sur l'esprit de ceux qui sont entichés du système de Meyer. C'est l'existence de ce fluide tel que nous venons de le caractériser, que vous révoquez, & que nous allons vous démontrer après l'expérience. La nature nous fournit de deux sortes d'éléments : les éléments *primitifs*, ou *constituans*, tels sont ceux que nous avons marqués : & les éléments *secondaires*, ou *conservans* ; tel est l'*air fixe*. Qu'il est un élément conservant, c'est ce qui résulte des différentes propriétés que nous lui attribuons, & que nous allons démontrer dans la suite de ce mémoire. La nature d'élément secondaire ou conservant, ne demande pas que l'*air fixe* entre dans la composition des corps, puisque tous les corps naturels ne sont pas constitués par la combinaison de tous les éléments primitifs ; car la diversité de la nature des corps ne vient que du plus ou du moins d'éléments qui entrent dans la composition de tels ou de tels corps. L'*air fixe* est le ressort qui met en activité, ou qui combine les éléments formateurs pour constituer les corps, & qui se charge de leur conservation après leur production. Voilà ses fonctions. Puis-

qu'il n'y a point de machine qui puisse se mouvoir sans force active quelconque, pourquoi ce fluide ne serait-il pas le ressort qui mettrait les élémens en activité pour former tel corps? De ce que nous ignorons les loix de ce fluide & des élémens dans leur production, peut-on raisonnablement en rejeter l'existence, & lui refuser la dénomination d'élément, qu'il mérite à si juste titre? Quoique ce sentiment soit si conforme à la raison & à l'expérience, on fait néanmoins des efforts redoublés pour lui opposer la *théorie*, que vous appelez la *théorie reçue*. Cette théorie prétend nous faire recevoir pour élémens constitutifs, le feu, l'eau & un *acidum pingue*. Le feu & l'eau sont des êtres connus; mais l'*acidum pingue* est un mot si équivoque, qu'il a besoin d'explication pour l'entendre. Puisque c'est votre système, il convient que ce soit vous qui nous la donniez.

C'est pour cela que vous nous dites aussi dans votre mémoire, que l'*acidum pingue* est un composé d'acide & de la matière de la lumière. Mais, monsieur, cette définition est autant obscure que le mot même que vous voulez définir. Car qu'est-ce que c'est que cet acide, & la matière de la lumière? Les objets nous sont sensibles, & pourquoi? Est-ce parce que, suivant vous, la matière de la lumière entre dans leur constitution,

ou parcé que leurs surfaces solides réfléchissent jusqu'à notre œil suffisamment de rayons pour peindre l'objet sur notre rétine, & nous le présenter dans son état actuel? Combien n'y a-t-il pas de corps qui se contentent, sans communiquer au-dehors aucune lumière sensible! Les métaux fondus ne nous présentent d'autre phénomène que leur liquidité. Le bois soumis à l'action du feu, s'allume, & nous offre une lumière sensible: & pourquoi? N'est-ce pas parce que les parties ignées, les huiles & les acides, dont il est composé, sont mises en activité, & produisent ce phénomène? Car il n'y a point de corps dans la nature qui ne soit composé de plus ou de moins de ces élémens formateurs. D'où vient donc cet esprit de nouveauté? Cet *acidum* que vous expliquez si singulièrement, n'a-t-il déjà pas été connu des anciens sous le nom de *sel*? Le sel en effet n'a-t-il pas toutes les propriétés d'élément? Le principal d'un élément n'est-ce pas sa *simplicité*, & son *indivisibilité*? Le sel ne peut être résolu en d'autres principes; il est un à lui-même, & par-là vrai élément.

Le soufre, que je place dans la classe des sels, n'est-il pas de même un être simple, & peut à bon droit être envisagé comme un des premiers élémens formateurs? C'est par leur combinaison réciproque, que les corps

des trois regnes reçoivent leur existence. Suivant leur différent mélange, le corps qui en est formé, reçoit plus ou moins de compactibilité; & plus il est compact, plus il acquiert de pesanteur spécifique. De là cette différence entre les métaux, entre les pierres, entre les arbres, &c. Il n'est pas du ressort d'êtres bornés comme nous sommes, de suivre la marche de la nature dans ses opérations, & de peser sur une balance assez exacte les différentes doses d'éléments dont elle se fert pour la composition de tels ou tels corps. Nous ne connaissons peut-être jamais que l'écorce des corps; & s'il nous reste quelque chose à connaître, c'est la découverte de quelques qualités, qui est réservée, pour les siècles à venir. Le raisin paraît d'abord fort doux à notre palais; mais le sel de l'arbre ne nous découvre-t-il pas que l'acide entre pour beaucoup dans sa constitution? Ce que nous appelons *lie* ou *feces*, n'est-ce pas le dépurement ou les parties grossières de terre qui entrent dans la décomposition du raisin? Si on distille ces *feces*, le résultat donnera une liqueur spiritueuse qu'on nomme *eau-de-vie*. L'esprit qu'on y trouve, & qui est inflammable, n'est-ce pas, le sel, l'huile, l'eau & la terre, qui le composent par leur combinaison? Si on le passe de nouveau par l'alambic, on aura un esprit rectifié;

& cette rectification ne viendra-t-elle pas du dépurement des parties terreuses qui se trouvaient encore abondamment dans la première liqueur, & dont le résultat en est une preuve sensible? Examinez le *caput mortuum* de l'eau-forte, vous aurez la preuve de ce que nous venons d'avancer. Exposez à un froid violent un vase quelconque rempli de vin; les parties aqueuses se congèleront, & le résidu sera un vin rectifié. Laissez ensuite dégeler la glace, la liqueur ne vous présentera plus un vin tel qu'il était avant la congélation; mais une liqueur faible, & un dépôt de parties terreuses.

Y a-t-il d'ailleurs une plante, un arbre, un animal, qui ne contienne une quantité de cet acide proportionnée à sa masse? Vous savez qu'on extrait le sel des plantes, en faisant une lessive avec leurs cendres, & en laissant évaporer la colature; & le résidu est constaté sel de la plante. Qu'est-ce qui blanchit le linge? N'est-ce pas le sel des arbres, que contiennent abondamment les cendres dont on fait la lessive? Le sel ammoniac n'est-il pas le résultat de l'urine de chameau? Pourquoi la suie fertilise-t-elle si admirablement les prairies? N'est-ce pas l'effet du sel & de la terre adamique ou végétale qu'elle contient? Pourquoi y a-t-il des pierres qui se calcinent au feu, & d'autres qui résistent à son action?

N'est-ce pas que les premières renferment plus d'acide que les autres ? Vous voyez donc, monsieur, que votre *acidum* n'est autre chose qu'un vrai sel, & c'est ce même sel qui est répandu abondamment dans l'atmosphère par l'alkalifation. Il en est de même de votre *pingue*, dont vous nous donnez une idée peu satisfaisante. Ce *pingue* n'est autre chose qu'une matière huileuse qu'on trouve plus ou moins répandue dans les corps naturels, comme principe formateur. C'est la plus ou moins grande quantité qui le rend plus ou moins combustible. Le sapin brûle plus aisément que le chêne, parce qu'il renferme plus d'huile ou de *pingue* que le chêne. L'huile de térébenthine en fait preuve. Cette couleur bleue qui accompagne ordinairement tout corps allumé, n'est-ce pas l'acide huileux des corps qu'on a soumis à l'action du feu ? Y a-t-il un corps qui donne de la flamme, où l'on ne remarque cette couleur plus ou moins vive, suivant qu'il se trouve plus ou moins d'acide huileux dans sa composition ? La chymie n'extrait-elle pas toutes sortes d'huile des différens corps qui entrent dans son laboratoire ? Huile de plantes, huile de pierre, huile d'animaux. Tout cela ne vous prouve-t-il pas, tout au moins d'une manière fort probable, que votre *acidum pingue*, ou notre acide huileux, n'est nullement en con-

tradiction avec l'existence de l'air fixe, & que ces êtres peuvent se rencontrer avec autant d'harmonie, que l'*acidum pingue* se trouve avec l'eau, le feu & la terre dans tous les corps? Ce fluide pénètre tous les corps, & en remplit les pores, pour y exécuter ses fonctions de conservateur. Ces pores plus ou moins abondans dans un corps, font sa pesanteur spécifique. Le sapin est plus léger que le foyard; le foyard, plus que le chêne, &c. Le fer est plus léger que le cuivre, & le cuivre plus que l'or. Le vis-argent est le plus pesant des métaux, parce qu'il est le moins poreux.

Cette *compactibilité* est cause de son ascension dans le tube du barometre, parce que la coloane d'air éprouvant de la résistance par le défaut de pores, le contraint à monter dans le tube, jusqu'à ce qu'il soit en équilibre avec la colonne d'air. Plus le mercure est purifié ou dégagé de matiere étrangere, & plus l'air agit efficacement pour le faire monter dans le tube. Mais, quelque soin qu'on puisse prendre pour le purifier entièrement, il y restera toujours quelques matieres hétérogenes qui le dérangeront dans ses phénomènes. C'est cette difficulté de l'épurer, qui cause cette altération dans les barometres même les meilleurs, & ce qui empêche sa malléabilité. Cette malléabilité con-

siste à lui faire perdre sa fluidité, & à lui procurer de la consistance pour le rendre maniable. Bacon prétendait qu'on pourrait le faire, en le précipitant plusieurs fois dans le plomb fondu (*). Mais pourquoi s'est-il contenté de cette possibilité? que n'a-t-il fait cette découverte encore à faire? Si on parvient jamais à lui donner une consistance malléable, conservera-t-il toujours sa vertu mercurielle? Est-on déjà las des importans services qu'il ne cesse de nous rendre chaque jour? S'il devient une fois malléable, quel substitut lui donnera-t-on? Mais ses phénomènes dans le tube de Torricelli, nous disent assez qu'il est pour conserver une fluidité permanente. Tenons-nous en là. Ne suffit-il pas d'avoir découvert en Suede l'art de briller le fer? Le luxe a assez de quoi se nourrir. (*La suite au Journal prochain.*)

X. Lettre aux éditeurs.

MESSIEURS, j'ose vous prier de faire insérer la déclaration suivante dans le Mercure de Neuchatel.

Avertissement.

Compositions non imprimées de M. Lavater...
Tel est le XXVI^e titre des nouveaux mè-

(*) *Analyse de la phil.* du chancelier Bacon, tome premier.

langes imprimés à Leipzig chez Jacobaern...

Non imprimées. . . . Des compositions d'un auteur vivant, des essais, des esquisses, des expériences psychologiques qu'on fait uniquement pour soi-même (& où est l'auteur qui n'en ait pas par douzaines dans ses tiroirs?): publier ces compositions qui n'ont rien à faire avec le public, & cela à l'insu & sans la permission de l'auteur; non-seulement les publier, mais les commenter, les donner par fractures, les juger, les ridiculiser, les accompagner de soupirs & de grimaces... hommes! citoyens! membres de la république des lettres! peut-on regarder ces violences d'un œil tranquille? -

Mais quand ces compositions qu'on maltraite sous notre nom, ne sont pas seulement à nous; quand elles renferment des absurdités, & un fatras insoutenable de choses directement opposées à nos principes; quand on veut nous prostituer par leur canal: alors!.. grand Dieu! quelle nouvelle preuve décilive des atrocités que certaines gens se permettent!

En un mot, public! de ces neuf compositions qu'on m'attribue si gratuitement & avec tant de regrets, il n'y a pas une syllabe qui m'appartienne. Elles contiennent parmi quelques bonnes pensées, des propositions & des hypothèses qui ne me paraîtront ja-

mais vraisemblables, pas même en songe.

J'ose croire que le véritable auteur de ces compositions aura assez de sincérité & de bonne foi pour attester publiquement que ce désaveu est fondé sur la plus exacte vérité, en cas que quelqu'un soit assez injuste pour en douter. *Zurich, ce 22 février 1776.*

J. C. LAVATER.





QUATRIÈME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E

Constantinople. Le prince Renpin, n'ayant pu, comme on l'a dit, à cause du *ramazan*, avoir ses audiences publiques immédiatement après son arrivée en cette capitale, a mis cet intervalle à profit, en entamant les négociations dont il est chargé, & a eu quelques conférences avec le drogman, ou interprète de la Porte, par rapport aux arrangements qu'exige le commerce des Russes sur la mer Noire & dans l'Archipel, de même qu'aux plaintes des Tartares de la Crimée, à qui l'on voudrait donner quelque satisfaction. Le tems du jeûne étant écoulé, cet ambassadeur a eu son audience solennelle, d'abord du grand-visir, & ensuite du sultan. On a remarqué qu'il a été traité dans la première avec des distinctions dont ne jouissent pas ordinairement les ministres des puissances étrangères. Mais dans la seconde tout s'est passé avec le cérémoniel accoutumé.

Hassan-Bey, capitain-pacha, est de retour ici avec son escadre, & a remis au grand-seigneur la partie considérable des trésors du cheick Daher, dont il s'était rendu maître. Le fils aîné de ce dernier étant venu se soumettre, a été nommé cheick de la campagne; mais deux de ses freres persistent dans leur rebellion, & se sont retirés chez les princes Druses, ennemis de la Porte. Ainsi on ne peut point regarder comme entièrement terminés, les troubles qui depuis long-tems désolent la Syrie & les provinces voisines.

Quelques navires de la compagnie anglaïse des Indes, s'étant rendus à Suès, port sur la mer Rouge, pour y faire le commerce, le pacha de Gedda a craint que tous les vaisseaux de cette nation ne fissent de ce port l'entrepôt d'une partie de leur commerce dans ces quartiers-là, & ne le privassent par-là du droit de douane de dix pour cent qu'il retire à Gedda, & qui se partage avec le chérif de la Mecque. En conséquence de quoi, il a fait à la Porte des représentations qui ont été favorablement écoutées. L'ambassadeur d'Angleterre a été requis d'engager sa cour à interdire à tous vaisseaux anglais le commerce de l'Inde par l'Égypte, & le grand-seigneur a défendu par un *firman* d'admettre dans le port de Suès aucun vaisseau appartenant aux nations chrétiennes.

L'ambassadeur du dey & de la régence d'Alger, est arrivé dans cette capitale. Il est chargé d'offrir des présens au grand-seigneur, de féliciter S. H. sur la paix conclue avec les Russes, & de solliciter un secours en munitions de guerre, dont cette régence prévoit qu'elle aura besoin dans peu.

L'internonce de la cour de Vienne a été en conférence avec le résident du prince de Moldavie, & le drogman de la Porte, au sujet de la démarcation des frontieres du côté des possessions Autrichiennes; affaire qui rencontre encore bien des difficultés, à cause des prétentions que forme cette cour sur la partie considérable de la Moldavie, dont elle s'est emparée. Dewlet Gueray, kan des petits Tatars, a envoyé ici un courier pour annoncer que Kain Gueray, qui avait excité un soulèvement dans la Crimée, avait été battu, blessé & fait prisonnier par deux séraskiers du gouvernement du Couban.

R U S S I E.

Pétersbourg. S. M. impériale, qui était partie de Moscou le 31 décembre, arriva dans la nuit du 3 janvier à Czarsko-Zélo; & le 6 à quatre heures après-midi, cette souveraine, accompagnée du grand-duc & de la grande-duchesse, fit son entrée publique en cette capitale au bruit de l'artillerie de l'amirauté & des forteresses. L'ambassadeur Turc

avait eu son audience de congé à Moscou, avant le départ de l'impératrice. On ne peut se dispenser d'ajouter que, la première fois que S. M. I. est sortie du palais depuis son retour, elle est allée voir la maison dans laquelle on élève avec des soins assidus & à ses dépens, un grand nombre de demoiselles, & qu'elle a voulu juger par elle-même du succès d'un établissement si utile.

On se rappelle qu'en 1766, cette auguste souveraine ordonna la confection d'un nouveau code. Ce grand ouvrage, l'un des plus beaux monumens de son regne, se trouve achevé, malgré tous les soins qu'exigeait la guerre qui vient de finir. De plus, S. M. I. a daigné instruire ses sujets des changemens qu'elle a jugé à propos d'apporter à l'administration de la justice, afin que les nouvelles loix soient plus exactement observées. Les divers départemens seront plus ou moins étendus. Chacun des plus petits correspondra avec le plus considérable de son district, & tous avec l'une ou l'autre des deux capitales de l'empire. Ces deux derniers, quoique distingués, seront censés n'en former qu'un seul dont le souverain sera l'arbitre suprême. Ainsi l'autorité législative se fera sentir sans interruption depuis le centre de l'empire jusqu'à ses extrémités. Toute distinction de religion, d'origine ou d'état sera abolie, &

l'on choisira dans chaque province les hommes les plus instruits pour veiller sur les loix, les mœurs, &c. Ainsi non-seulement les bornes de l'empire sont reculées, mais de plus le bien public est avancé à tous égards par les soins d'une souveraine qui s'en occupe avec tant de succès.

Tandis que chez la plupart des nations policées de l'Europe on est encore à raisonner sur les inconvéniens des sépultures établies dans les villes & dans les églises, ce règlement se trouve déjà exécuté dans la Russie, où tous les cimetières sont actuellement placés à trois cents toises au moins de tout lieu habité; en sorte qu'il n'y a aucun endroit un peu considérable, où l'infection des morts puisse nuire à la santé des vivans.

Le feld-maréchal comte de Romanzow a été nommé gouverneur de la Russie mineure. Le lieu de sa résidence sera désormais la ville de Kiow, place autrefois importante, & que l'impératrice paraît avoir dessein de rétablir. Les Grecs que les circonstances obligent de changer de patrie, & auxquels on accorde les fertiles contrées qu'occupaient les Cosaques Zaporows & les Haydamacks, s'empressent de se domicilier & de former des établissemens autour de cette ville.

S U E D E.

Stockholm. Indépendamment des augmen-

tations considérables faites dans les troupes de terre & dans la marine, on continue à recruter par tout le royaume, & à mettre de nouveaux vaisseaux sur le chantier, comme si l'état était menacé d'une guerre prochaine. Il s'est fait un envoi de munitions de guerre à Stralsund; des paysans Finlandais ont reçu ordre de se rendre sur les frontières de la province, pour travailler aux fortifications, & l'on assure que le roi va rappeler à son service un grand nombre d'officiers qui, lors de la dernière révolution, avaient donné la démission de leurs emplois.

L'établissement des brasseries royales pour la distillation des eaux-de-vie, procurera le double avantage d'augmenter le revenu du trésor public, & l'autre de prévenir l'une des causes ordinaires de la disette, parce que la consommation sera exactement réglée sur la quantité des grains qui se trouveront dans le royaume. Cependant le peuple, qui s'est fait un besoin de cette liqueur, murmure de se voir gêné dans son usage, & l'on a été obligé de renforcer les gardes aux brasseries.

D A N N E M A R C.

Coppenbague. La cour a été informée qu'un navire danois avait été arrêté sur les côtes d'Angleterre, conduit à Douvres & visité, sous prétexte qu'il était chargé de munitions de guerre pour les Américains. Mais, quoique le
gouvernement

gouvernement britannique l'ait fait relâcher en dédommageant même le capitaine, S. M. Danoise n'en est pas contente, & demande satisfaction complète d'un procédé qu'elle envisage comme une insulte faite à son pavillon.

Les seigneurs & les propriétaires des terres situées sur les bords de la mer, s'étaient insensiblement arrogé le droit exclusif d'acheter les cargaisons avariées des bâtimens échoués sur les côtes : ce qui obligeait les négocians de les céder, faute de concurrence, au-dessous de leur valeur. C'est ce qui a engagé le roi de publier une ordonnance, qui, en abolissant ce prétendu droit, permet à tous les sujets indistinctement d'acheter ces marchandises, & d'enchérir les uns sur les autres.

P O L O G N É.

Varsovie. Il regne entre les membres du conseil permanent, une division dont on a lieu de craindre les suites. Des deux partis qui s'y étaient formés, celui qui jusqu'ici avait obtenu la prépondérance, commence à perdre de son crédit, & l'on observe que la maison Czarstoriski, l'une des plus puissantes, dont les chefs s'étaient retirés dans leurs terres, reprend peu à peu la supériorité, appuyée par la cour de Russie, qui paraît lui donner aujourd'hui sa confiance. L'affaire

concernant les juifs & leur commerce dans cette capitale, devient toujours plus sérieuse. La protection que leur avait accordé le prince Sulkowski, maréchal du conseil permanent, n'a pas empêché que le prince Lubomirski, à qui la police de la ville appartient en sa qualité de grand-maréchal de la couronne, n'ait fait exécuter par force le décret rendu contre eux, par la saisie de leurs marchandises, qui ont été déposées dans la maison de correction. Le premier de ces seigneurs en a appelé à la future diete.

Il s'est tenu une assemblée générale & extraordinaire du conseil permanent, à l'occasion de la démarcation des frontières, avec la cour de Vienne, qui rend à la Pologne le fauxbourg Casimir, quelques districts de la Podolie & de la Volhynie, qui se ne trouvaient pas compris dans le traité de partage, & les isles sur la Vistule, en accordant même aux Polonais divers avantages relatifs à leur commerce.

Le baron de Stakelberg, ministre de Russie, est parti pour Petersbourg, où l'on croit qu'il séjournera deux mois; sa famille doit le suivre dans peu. Il se publie que la Russie s'oppose à la sortie des chevaux que le roi de Prusse fait acheter en grand nombre dans l'Ukraine pour la remonte de sa cavalerie.

Les biens de la maison de Radzyvil; l'une

des plus illustres & des plus riches du grand-duché de Lithuanie, avaient été en quelque sorte mis, au pillage & saisis par le premier occupant, depuis que le prince Palatin de Vilna avait été contraint de s'expatrier; mais le mariage du prince Jérôme son frere, avec une princesse de la Tour & Taxis, fait présumer qu'à la faveur de la protection de la cour impériale, cette maison sera en état de recouvrer ses biens & son ancien lustre. On observe que, de toutes les nouvelles loix, aucune n'est mieux observée que celle qui permet à la noblesse Polonoise de s'occuper d'affaires de finances & de commerce. Des magnats, saisissant ce moyen d'augmenter leur fortune, traitent avec le conseil permanent pour la perception des impôts, & avec les généraux russes pour la fourniture des vivres & des fourrages. La commission établie en vue de perfectionner l'éducation nationale, vient de publier un nouvel universel, en termes très-forts, pour réclamer les biens des jésuites, qui lui avaient été assignés, & dont jouissent divers seigneurs sans les avoir payés.

A L L E M A G N E.

Vienne. Il paraît une ordonnance impériale concernant l'administration de la justice criminelle, & qui supprime la torture: invention barbare, qui arrache moins souvent

l'aveu du crime qu'elle ne fait périr l'innocent.

Les commissaires pour la démarcation des frontières du côté de la Turquie, continuent leur travail, & ont expédié des couriers à leurs cours, pour demander la ratification de certains articles, dont ils sont convenus entre eux. La cour s'occupe toujours des moyens d'établir une bonne police dans les nouvelles acquisitions en Pologne, & d'y faire fleurir le commerce par la construction de plusieurs grands chemins, auxquels on fait travailler les soldats qui y ont leurs quartiers.

Berlin. Le roi ne cesse de multiplier les institutions utiles dans ses états. Il vient de paraître une ordonnance qui indique les moyens propres à entretenir les pauvres de manière à bannir toute mendicité. Une patente royale porte création d'un établissement pour l'entretien des veufs, veuves & orphelins des états Prussiens, & dont profiteront aussi les étrangers qui s'y trouvent domiciliés. On assure que S. M. a résolu de fonder à Breslaw une université catholique, qui ne pourra qu'y attirer un grand nombre d'étrangers, & sur-tout de Polonais, obligés d'aller s'instruire hors de leur patrie.

I T A L I E.

Rome. Le duc de Gloucester, arrivé dans,

cette capitale, a été admis à l'audience du saint-pere. Quelques jours après, la duchesse son épouse, qui l'accompagne dans ce voyage, est heureusement accouchée d'un prince, dont la naissance a été attestée par acte notarial, & qui sera baptisé par un ministre anglican, lequel se rendra ici de Londres pour cela.

Il subsistait encore quelques différends entre le saint-siege & la cour de France, au sujet de quelques arrangemens civils dans le Comtat-Venaissin; mais on assure qu'ils ont été terminés par la médiation de S. M. Catholique.

Venise. Le gouvernement vient d'ordonner aux supérieurs de tous les couvens établis dans les états de la république, de lui envoyer une note claire & précise de toutes les dîmes accordées par Sixte-Quint, & des charges ecclésiastiques que chaque couvent paie annuellement, avec la liste exacte de tous les religieux existans dans leurs maisons.

On prétend que le dey d'Alger prend à sa solde le corps d'Albaniens qui pendant la dernière guerre a servi sur les vaisseaux Russes dans l'Archipel. Il paraît que ce chef de régence a résolu de faire le siege d'Oran.

F R A N C E.

Paris. Le roi voulant traiter ses troupes

de marine de la même manière que celles de terre , a rendu une ordonnance qui commue le genre des peines prononcées jusqu'ici contre les déserteurs jusqu'à présent , & porte amnistie pour le passé.

Les différends qui ont eu lieu plus d'une fois entre le grand-conseil & les parlements du royaume , sur l'étendue de leurs juridictions respectives , paraissent se renouveler. Ceux de Dijon & de Toulouse , ayant rendu deux arrêts portant défense à tous officiers de leurs ressorts de procéder à l'enregistrement d'aucuns actes qui leur viendraient de la part du grand-conseil ; celui-ci les a cassés , comme nuls & attentatoires à l'autorité du roi.

Une déclaration du roi porte la suppression de l'école royale militaire , & décide qu'à l'avenir , les jeunes gentilshommes seront élevés séparément dans différens collèges , d'où après leurs classes finies , ils entreront comme cadets dans les régimens , & parviendront au grade d'officiers s'ils le méritent. Au cas qu'il s'en trouve qui soient inclinés à entrer dans l'état ecclésiastique ou à embrasser le parti du barreau , ils seront envoyés & entretenus dans d'autres collèges , aux frais de la fondation , jusqu'à ce qu'ils aient fait leurs études & obtenu les degrés nécessaires. On assure que l'hôtel royal des

invalides fera également supprimé, & que les vieux militaires qui l'habitent, dispensés de l'espece de servitude à laquelle ils sont soumis, pourront, s'ils le veulent, se retirer chacun dans sa province, avec une pension. Ces deux nouveaux arrangemens diminueront considérablement la dépense, sans nuire à ceux qui en étaient les objets.

A N G L E T E R R E.

Londres. Les deux chambres du parlement ont repris leurs séances; mais il ne s'y est rien passé d'intéressant au sujet des affaires de l'Amérique, parce qu'un grand nombre de ses membres se trouve encore à la campagne. Le parti de l'opposition se plaint du général Howe & de l'amiral Greaves, qui par leur peu d'union, ont nui aux intérêts de l'Angleterre; & l'on croit que l'on demandera que le général Burgoyne soit interrogé à la barre. Les armemens se continuent avec la plus grande activité; on expédie successivement des bâtimens de transport pour l'Amérique, chargés de troupes & de munitions de guerre, & bien escortés; mais la saison peu favorable pour le trajet, & plusieurs tempêtes, ont donné lieu à divers naufrages, & retardé l'arrivée de ces secours. On calcule que l'armée anglaise en Amérique sera portée à 35,000 hommes environ, composée de 4000 Hanovriens, 12000 Hef-

fois, à la solde de l'Angleterre, & le reste de nationaux. La levée de la milice se fait toujours dans les diverses provinces de l'Angleterre & de l'Ecosse, & on compte de la pousser jusqu'à 40000 hommes.

On publie un grand nombre de nouvelles touchant l'état actuel des affaires en Amériques; mais elles sont souvent contradictoires, & annoncent des événemens qui n'ont point eu lieu. Tel a été celui de la prise de la ville de Québec, sur le sort de laquelle on n'a encore que des conjectures. Ce qu'on fait de mieux avéré, c'est que le général anglais, qui commande à Boston, a retiré toutes les troupes qui occupaient des postes sur les hauteurs voisines, à la réserve de 700 hommes, & que les provinciaux se sont emparés de ces postes abandonnés. On ajoute que les vivres sont très-rare dans cette ville, & que les troupes royales, de même que les habitans, à qui l'on a refusé la permission de se retirer ailleurs, en souffrent infiniment, sur-tout dans cette saison rigoureuse. Le lord Dunmore, gouverneur de la Virginie, retiré à bord d'un vaisseau de guerre, a rendu une proclamation qui ordonne à tous les fideles sujets de S. M. de se ranger sous ses étendards, & affranchit les esclaves: ce qui, à ce qu'on prétend, doit avoir produit un grand effet, quoique le

congrès n'ait pas tardé à publier de son côté une déclaration propre à intimider les partisans de la cour, portant que les biens-fonds des colons non confédérés, seront mis en sequestre, & leurs revenus affectés aux dépenses publiques. Le ministère penchait d'abord à faire avec la plus grande rigueur le procès aux prisonniers Américains conduits en Angleterre ; mais le roi a ordonné qu'ils fussent traités avec humanité, jusqu'à ce qu'on les renvoie pour être échangés contre des prisonniers Anglais qui sont en beaucoup plus grand nombre. La compagnie des Indes, informée que les Américains ont envoyé deux bâtimens armés à Sainte-Hélène, pour attaquer les navires venant de l'Asie, a demandé à la cour & obtenu trois frégates pour protéger son commerce. Il est question en parlement, d'examiner l'état des affaires de cette compagnie, en vue d'exiger qu'elle contribue aux dépenses publiques, dans une guerre occasionnée par l'impôt sur le thé, qui l'intéressait particulièrement.

Le sieur Conolly, major des troupes du roi, marchant vers le fort Pitt, a été fait prisonnier avec trois compagnies qu'il commandait. Il a été examiné devant le comité, & l'on a trouvé dans ses papiers un plan d'opérations pour le printems prochain, présenté par lui au général Gages, & à l'exécution duquel il travaillait.

Les succès que les Américains ont obtenus dans le Canada, influent d'autant plus sur le bien de leur cause, que le gouverneur de cette province avait reçu ordre de la cour d'en armer tous les habitans, & de les réunir aux nations sauvages, pour attaquer tous les établissemens des colonies sur les derrières de la Nouvelle - Angleterre.

Le congrès général ayant résolu d'envoyer aux puissances maritimes de l'Europe le manifeste par lequel les ports des colonies-unies sont ouverts à toutes les nations du monde, à l'exception des royaumes britanniques, il l'a fait traduire en hollandais, en français, en espagnol & en d'autres langues. Il n'y a pas d'apparence que ces puissances y répondent avant que d'avoir vu quel sera le sort de la prochaine campagne.

P A Y S - B A S.

La Haye. On apprend de Douvres que les vaisseaux de guerre anglais y conduisent les bâtimens étrangers, afin de voir s'ils ne sont point chargés de munitions de guerre pour les colonies, & qu'ils ne les relâchent qu'après leur avoir fait subir une visite rigoureuse: ce qui cause beaucoup de préjudice au commerce, & ne pourra que mécontenter les puissances obligées de protéger celui de leurs sujets.

La ville d'Amsterdam a consenti au ren-

voit de la brigade Ecoſſaiſe , mais à condition que la demande s'en faſſe par l'ambaffadeur d'Angleterre , & qu'elle ſoit remplacée par des troupes Heſſoiſes ou Hannoveriennes ; que de plus , ſi la république la redemande après la fin des troubles , elle lui ſoit rendue dans ſon état actuel ; que l'on puiſſe désormais recruter en Ecoſſe pour la compléter , & qu'enfin elle ne ſoit employée qu'en Angleterre ou dans ſes poſſeſſions en Europe.

La convention entre l'Angleterre & le landgrave de Heſſe pour les 12000 hommes qui paſſent au ſervice de cette couronne , a été ſignée. Ces troupes ſe mettront en marche dès le mois prochain.

Le roi de Maroc a offert la paix à la république , moyennant qu'elle lui paie annuellement un tribut de 30000 piaſtres , ce qui a été refusé. On ne ſerait cependant pas éloigné de lui en donner l'équivalent , à titre de préſent.

Les derniers avis que l'on a reçus de Londres , annoncent le rappel de M. le comte de Guines, ambaffadeur de France, qui fera , dit-on , remplacé par le marquis de Noailles.

S U I S S E.

Berne. Le 30 du mois de janvier dernier, eſt mort en cette ville, M. Jean-Jacques Felſenberg, né en 1700. Il entra dans le conſeil ſouverain en 1735, & dans le ſénat en

1756, & fut fait intendant des bâtimens en 1762. Ce magistrat qui s'est distingué par sa piété, ses lumieres & son zele pour la justice, est généralement regretté. Ses obseques se firent le 2 février, & le lendemain LL. EE. du conseil souverain élurent pour le remplacer dans le sénat, M. François-Louis Jenner, né en 1725, du grand-conseil en 1755, baillif à Nydau en 1758, & aujourd'hui seigneur conseiller secret.

Un fait assez extraordinaire est arrivé à Lauterbroun, village de ce canton, dans le bailliage d'Interlachen. Deux freres étaient occupés à faire descendre des sapins du haut d'une montagne. L'un d'eux, armé d'un levier de bois, eut le malheur de tomber dans une espece d'abyme profond de cent soixante-douze pieds, & arriva au sommet d'une nouvelle pente qui domine sur un abyme plus profond encore ; & continuant à être entraîné sur de petits cailloux roulans, descendit encore cent quatre vingt pieds plus bas, où il rencontra une grosse pierre qui l'arrêta. De sorte qu'il a parcouru dans sa chute un espace de trois cents cinquante-deux pieds. Cependant son frere parvint à le rejoindre auprès de cette pierre, & après quelques momens de repos, le reconduisit dans le village, sans que sa chute ait eu des suites fâcheuses pour lui.

Dans le courant de l'année 1775, il est né à Zurich 394 enfans , & il y est mort 518 personnes. Ainsi le nombre des morts excède celui des naissances de 124.

A Schaffhouse. Naissances, 181. Morts, 145. Excédent des premieres , 36.

A S. Gall. Naissances, 186. Morts, 189. Excédent de celles-ci , 3.

A Winterthur. Naissances, 79. Morts, 87. Excédent de celles-ci , 8.

Extrait d'une lettre écrite à M. Hell , bailli d'Hirsingue , de la société économique de Berne , par un paysan de Heygenheim , village d'Alsace , limitrophe de Bâle en Suisse , du 15 août 1775.

Comme la plus grande partie de nos récoltes a été détruite par la grêle , les fermiers de la part de dîme appartenante à l'état de Bâle , ayant demandé une diminution du canon de cette année, proportionnée à la perte, le conseil économique de cette ville s'est non-seulement rendu à la justice de cette demande , mais a ordonné de son propre mouvement à ses fermiers de distribuer aux pauvres de notre village , le restant du canon qu'ils devaient lui livrer.

Ce trait d'humanité a été rendu public par les Alsaciens , comme un tribut de leur juste reconnaissance , & nous nous sommes em-

pressés d'y concourir, au moment où il nous a été connu.

Manheim. Le 186e tirage de la loterie électorale Palatine s'est exécuté le 11 janvier 1776; les numeros qui ont été extraits de la roue de fortune, sont :

6. 47. 72. 84. 64.

Le 187e tirage s'est fait le 31 de janvier 1776; & les numeros fortis, sont :

54. 34. 7. 36. 83.

Le 188e tirage s'est fait le 22 février 1776; & les numeros fortis, sont :

38. 60. 44. 17. 21.

F I N.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

- | | |
|--|----|
| I. <i>Instruction d'un pere à ses enfans sur la nature & la religion, &c.</i> | 3 |
| II. <i>Descriptions des arts & métiers, &c.</i> | 17 |
| III. <i>Ueber die Abschaffung der Tortur, &c. Sur l'abolition de la torture, &c.</i> | 35 |
| IV. <i>Die aufgedeckten, &c. La découverte des cures miraculeuses de Gasner, &c.</i> | 40 |
| V. <i>William Shakespears Schauspiele, &c. Théâtre de Guillaume Shakespeare, &c.</i> | 43 |
| VI. <i>Prospectus des œuvres de M. Gessner, publiées par lui-même.</i> | 46 |

III. PARTIE. Pieces fugitives.

- | | |
|--|----|
| I. <i>Lettre de M. de Kerguelen à M. sur les colonies anglaises de l'Amérique.</i> | 49 |
| II. <i>Sur la beauté personnelle. Suite.</i> | 60 |
| III. <i>Apologue.</i> | 63 |
| IV. <i>Dialogue sur le bonheur, entre Denys, tyran de Syracuse, & Aristippe, philosophe cyrénaïque.</i> | 66 |
| V. <i>Stances au sujet de l'arrivée de Marie-Antoinette d'Autriche, dauphine (aujourd'hui reine) de France, à Paris.</i> | 73 |
| VI. <i>A mon vieux ami (M. Collé). Par M. SAURIN.</i> | 77 |

VII. Lettre aux éditeurs, sur les observations thermométriques faites sur la fin du mois de janvier.	82
VIII. Lettre aux éditeurs, sur quelques nouveautés parisiennes.	85
IX. Mémoire sur l'acidum pingue, &c.	89
X. Lettre aux éditeurs.	104
IV. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.	
Turquie.	107
Russie.	109
Suede.	111
Dannemarc.	112
Pologne.	113
Allemagne.	115
Italie.	116
France.	117
Suisse.	121
Angleterre.	119
Pays-bas.	122
Suisse.	123

